G LA RAGE ET JE LA GARDE

À L'ENTRÉE DE L'HIVER, les banlieues ont cramé et c'est tant mieux. Parqués dans l'urbanité du capitalisme, n'ayant plus rien à espérer, à gagner... *beaucoup se sont payé quelques feux de joie*.
Tout semble avoir été dit sur les événements. De l'anthropologie à la phraséologie gauchiste, des visions de complots aux rengaines fascistes. Pourtant, parmi tout ça, nos voix ne sont pas passées. Mais la révolte, en acte, elle, était bien parlante. Expression de la colère, les émeutiers ont pu taper du poing sur la table. Taper fort et au plus près. Des voitures pour crier sa rage, se faire entendre. Attaquer les bâtiments qui représentent le quotidien et l'ennui : école, bus, mairie, CAF, Assedic...

Ça a été les hélicoptères autour de nos têtes la nuit, le couvre-feu et pourquoi pas l'armée. Pour finir la guerre. Ou alors balancer du fric à toute la clique associative, des boulots de larbins pour faire patienter. Mais l'on ne quémande pas un boulot, c'est la vie entière que l'on veut bouffer.
Là-dessus, ils font leur petits jeux politiciens, la campagne des présidentielles est déjà commencée. Rien à foutre, si Sarkozy est détesté, le prochain ministre de l'intérieur le sera aussi.
Maintenant, ils nous bassinent avec leurs sociologues, leurs plans pour civiliser la banlieue. Certains se la ramènent, à coup de dialogue, de place de citoyen et, encore une fois nous ramène leur connerie de bulletin de vote. Hey, Joey Starr, t'as fait ta place au soleil à l'époque des bandes et des embrouilles. Et ça t'a bien servi, alors viens pas nous faire des leçon aujourd'hui. Lilian Thuram, t'es bien gentil, mais pendant ke tu chantes la Marseillaise, nous on la siffle. Nous on joue au foot sans crampons, et, si on en met, c'est pour mieux éclater des genoux, OK ?! Aussi, on n'oublie pas les appels au calme, les violences condamnées et la fatwa contre les émeutes.
Chacun tire la couverture à soi. Et alors, ça fera revenir nos copains butés par la police, ceux qui croupissent en taule, ceux raflés et foutus dans des avions...?

Notre haine n'est pas négociable, de génération en génération, c'est la même carotte. Affronter l'Etat et ses représentations, ceux qui se pavanent pendant que l'on galère. Voilà le sens des émeutiers, de ceux qui ont la rage, de ceux qui ne veulent pas de la vie à laquelle on est condamné.
Y a rien de nouveau et rien n'est fini, ça ne fait que commencer. Le feu s'est propagé partout. Et il se propagera, de nouveau, de lui-même, car cette révolte est plus profonde que tous les mots d'ordre.



Trouvé sur un skyblog :

La révolte fait rage, la guérilla urbaine s'est installée dans tous nos quartiers.
L'injustice sociale et la violence quotidienne, en sont les causes : discrimination, marginalisation, conditions de vie insupportable.
Il est aujourd'hui trop tard pour les grands ducs, d'adopter de nouvelles mesures, pour établir des conditions de vie supportable dans nos quartiers, qui de toute façon n'ont jamais été vivables et ne le seront jamais.
Nous ne voulons plus de dialogue avec le gouvernement, nos pères, nos familles, ont suffisamment été abusés par les discours. Le dialogue est définitivement rompu, n'envisagez plus de nous endormir.
NE COMPTEZ PLUS NOUS MANIPULER, ceci même malgré l'utilisation d'Imams et portes-paroles que vous instrumentalisez, que vous poussez à diffuser des appels au calme.
Nous n'avons aucune arme de destruction massive, juste quelques canettes explosives, pas de bombardiers, juste nos poches, mais tremblez petits barons de Neuilly, nous sommes à vos portes et organisons l'attaque de vos centres-ville.
La lutte qui s'engage sera longue, et notre combat juste.
La société nous a créés, cela prouve que cette civilisation court à sa perte.
Nous n'avons plus rien à perdre, nous préférons mourir dans le sang, que dans le caca .

Des combattants émeutiers du 93

Emeutiers de toutes régions, rédigez vos textes et revendications.



FONCTIONNAIRES EN DANGER !!!

par Boris Lamine & 3K2N

Sarcelles - 3 h 30. Sonny.

PUTAIN ! Déjà 3 h 30. Ce putain de réveil hurle dans mes oreilles. Il m'arrache d'un sommeil qui, je le sens, n'a pas été réparateur. Mon doigt engourdi presse le bouton qui stoppe l'alarme. Ce soir, c'est juré, je me coucherai plus tôt. J'suis défoncé. Hier, j'ai traîné devant la télé, y'avait le match Suisse-France. Résultat : match trop nul. Faut que je pense à réclamer le remboursement de ma redevance audiovisuelle. Nathalie dort. J'ai le bras posé sur sa hanche. Je la serre contre moi comme si j'étais un condamné à mort et elle ma dernière clope. J'ai vraiment pas envie de me lever. Surtout pour ce taffe de merde. Ça fait déjà longtemps que j'ai envie de poser ma dèm. Je savais depuis le jour de mon entretien d'embauche que ce boulot de chien ne me plairait pas. Mais, à ce qu'il paraît, il faut gagner sa vie honnêtement. Si être honnête c'est se faire exploiter par un type qu'on a jamais vu ; se faire harceler par un petit chef incompétent que ça fait bander d'exercer une autorité bidon sur des gens qu'il considère comme inférieurs ; sacrifier sa force, sa joie et sa jeunesse pour pouvoir payer l'hospice à nos vieux jours ; alors, honnêtement, je préfère reprendre le biz. Avant-hier, j'ai eu une dispute avec Nathalie à ce sujet. Elle m'a dit qu'elle préférait vivre auprès d'un gars qui gagne sa vie comme un couillon, plutôt que loin d'un taulard à qui il faut envoyer un mandat tous les mois. Je sais pas dans quel film de vendu elle a piqué cette réplique. Mais bon, j'ai fermé ma gueule parce qu'elle s'est mise à chialer.
J'ai la rage ! Il faut que je quitte le lit. Le froid s'infiltre dans la chambre par les fenêtres mal isolées. Dehors, il doit cailler sa race. Mon appart, il fait vingt mètres carrés. Une chambre, un séjour, une salle d'eau et un coin cuisine. Tout ce luxe dans vingt mètres carrés. Heureusement, j'suis pas clostro. Vingt mètres carrés à cinq cents euros par mois. Soit, vingt-cinq euros le mètre carré. Putain, c'est que dalle ! Ça me fout les nerfs quand je pense qu'on a mis un an et demi avant de trouver cette poubelle. En plus, Nathalie avait dû visiter les lieux sans moi. Ça ne l'aurait pas fait que le proprio voie ma tronche. Il n'aurait pas loué son taudis à un couple mixte. Ces connards de Blancs doivent penser que les Négros peuvent se contenter d'une case au milieu d'un terrain vague. Après tout ça, je vais gagner ma vie honnêtement pour permettre à ces enculés de faire plus thunes. Avec ce genhar, ils s'achèteront des biens immobiliers qu'ils mettront en location avec la petite mention « BBR ». Nique sa mère ! J'y vais pas.
- Quoi ! T'es toujours pas prêt ? Tu vas encore être en retard. Allez ! Courage, faut que t'y ailles.
Nathalie vient de se réveiller. On dirait qu'elle a lu dans mes pensées.
- Habille-toi ! Je te prépare ton thé, elle me dit ça en posant un tendre baiser sur mes lèvres.

Sarcelles - 5 h 02. Malika.

J'ai préparé le petit déjeuner pour les enfants. Je pars à l'Etapotel faire les ménages. Après je rentrerai m'occuper de la maison.
Sur le palier, je vois Sonny, il a le même âge qu'un de mes fils. Ils sont amis, je l'ai souvent vu chez moi. Maintenant, il a un appartement ici, et il travaille. Donc on se croise parfois le matin.
-Bonjour Sonny.
-Bonjour madame ...
-Encore tôt ce matin, hein !
-Ah oui...

Une chance pour moi, l'Etapotel n'est pas trop loin, je peux y aller en bus. Je commence ce travail fatiguant, surtout trop fatiguant pour mon dos qui semble en avoir trop vu. Se baisser, frotter, passer l'aspirateur, mettre des draps propres, tout ranger, se baisser encore...

`Garges-lès-Gonesse - 5 h 39. Sonny.`

- Vous êtes en retard, Monsieur Pierre !
C'est Dufour, le fils de pute qui sert de cerbère au directeur.
- Je vais encore devoir laisser une note à votre sujet.
Quel enculé ce mec ! Je ne vais même pas m'abaisser à lui répondre. Je passe devant la pointeuse. Je badge en maudissant cette machine à fliquer.
- Ça me fout la honte de voir des singes défendre nos couleurs. Et dis-moi, comment ça se fait… Ah ! Salut Sonny.
Je crois que je viens d'interrompre une discussion bien salasse entre Philippe et Renard, les hypocrites du rayon sanitaire. Je me change en quatre-quatre-deux et je file en réserve. Il faut que je récupère des cartons de white spirit. Mais, aujourd'hui encore, il y a une vingtaine de palettes qui font barrage. Je dois me taper l'escalade et je suis sûr qu'il n'y aura aucun bâtard pour me filer un coup de main. J'en suis au dix-septième carton quand Dufour se pointe.
- Monsieur Pierre, il est interdit de grimper sur les palettes de marchandise ! il me dit.
- Et je fais comment pour accéder au white, je lui réponds.
- Je dis ça pour votre sécurité, il y a des règles à observer, il reprend d'un air hautain.
- À ce qu'il paraît, les règles sont faites pour être contournées et, tous les matins, on m'oblige à les enjamber.
- Vous faites de l'esprit ? Vous en ferez moins dans le bureau de M. Brochant, qu'il me répond ce petit pédé.
Je le calcule pas, je fini de charger honnêtement ma marchandise.

`Garges-lès-Gonesse- - 10 h 30. Sonny.`

Plus que trois heures à tirer.
- Excusez-moi, je cherche de la peinture, me lance un bonhomme d'une soixantaine d'années.
-Bonjour…
Bien sûr, mon bonjour reste sans réponse.
-Vous souhaitez repeindre quoi ? Je lui demande.
- Mon salon. En fait ça fait bien 10 ans que je ne l'ai pas repeint. Oui, ça fait exactement dix ans, je m'en souviens parce que…
-Vous voulez repeindre les murs ou le plafond ? Je lui dit pour l'interrompre vu que j'avais capté qu'il voulait me raconter sa vie.
-Oh ! je veux repeindre les murs et le plafond.
- D'accord ! Dans ce cas, vous utiliserez une peinture satinée pour les murs, et mate pour le plafond.
La vente se déroule sans problème, jusqu'au moment où le vieux me dit :
Dites-moi, vous êtes de quel pays ?
Putain, c'est quoi le rapport entre la peinture que je lui vends et ma nationalité. C'est pas grave je vais satisfaire sa curiosité.
-Je suis français.
-D'accord, mais vos parents ils sont d'où ? Ils viennent de quel pays ?
-Ils viennent pas d'un pays, ils viennent des Antilles. Je lui rétorque d'un ton sec.

-Ah vous êtes antillais !
-Non je suis français, blaireau !
Merde, le dernier mot m'a échappé. Laissant son caddie, le croûton se barre, visiblement très contrarié. Un quart d'heure plus tard, j'suis convoqué dans le bureau du directeur. Il me tend la main, mais je fais mine de regarder ailleurs.
-Asseyez-vous monsieur Pierre… Je pense que vous vous doutez de la raison pour laquelle je vous ai convoqué.
Il marque un moment, comme s'il attendait une réponse. Alors je lui dis :
-Pour une promotion ?
Je crois que cette plaisanterie l'agace plus que ça ne l'amuse.
-Monsieur Pierre, je ne tolérerais pas que l'un de mes employés se permette d'insulter notre clientèle.
Pendant dix minutes, ce connard me crache à la figure ce qu'il a soi-disant à me reprocher, sans même me laisser l'occasion de me justifier. Alors, quand il a fini, je lui demande une feuille vierge et un stylo. Je rédige rapidement un mot que je lui tends. Là, c'est ma minute de gloire. C'est ma minute de gloire parce que je vois sa figure se décomposer littéralement. Sur le papier j'ai écri :
« Je démissionne. Au fait, j'ai baisé ta fille sur ton bureau. Pense à te laver les mains.»



Villetaneuse - 13 h 50. Nora.

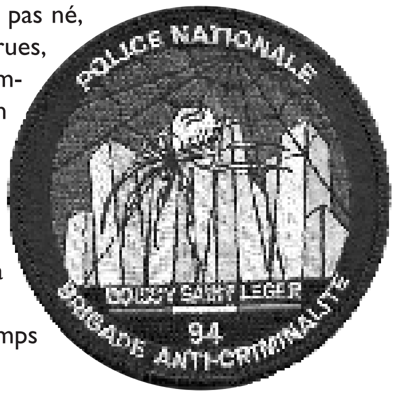
J'ai quelques cours à la fac cet après-midi. Je m'accroche, faut bien s'accrocher à quelque chose. À la fac de Villetaneuse, je suis pas trop dépaysée, je suis déjà allé dans des facs parisiennes, tout de suite t'es intimidée. Y a que des Blancs, au moins ici tu peux parler à haute voix sans qu'on te dévisage. Je sais pas trop bien ce que ça va me donner, mais paraît que j'ai la chance d'être à l'université, alors je m'accroche. Mais pour l'instant, les tafs que je fais, c'est vendre des fringues à Saint-Denis, passionnant...
Le prof de ce cours me fait marrer, toujours dépareillé, il nous parle de l'urbanisme en France et des populations pour lesquelles étaient destinées les grands ensembles et les villes nouvelles. C'est joli comment il nous raconte les grands projets d'architectes à ce moment, dans les années soixante, des cités idylliques pour loger les forces productives. Tout semblait parfait sur le papier. C'est comme ces piscines prévues dans quelques cités. Aujourd'hui, je les vois, toujours vides et sales. Il nous a conseillé de lire *Sarcellopolis* et *les Petits Enfants du siècle*, bien qu'introuvables en librairie. J'ai parcouru le premier à la bibliothèque, et suis en train de lire le second. C'est curieux, c'est pas notre époque, pas nos familles qui sont décrites. Mais on sent que c'est un peu le lit dans lequel on a construit notre rivière. On dit souvent que l'on est atteint de sarcellite, entre nous. C'est-à-dire que l'on est fier de notre ville, malgré tout, et quand on en sort, on ressent plein de différence, plein de décalage. J'ai retrouvé ce terme dans ces bouquins, comme quoi c'est resté dans le langage

populaire, vu que personne n'a lu ces livres, t'imagines bien. Ça décrit aussi la vague de construction de grands ensembles, après Sarcelles, ville pionnière. Et puis finalement ça a accouché de nos générations de gamins, dit incompréhensibles. Enfin, moi, je pense que c'est pas que une question de taille de bâtiment, ou de la forme des rues. Non, y a autre chose.

`Garges-lès-Gonesse- 14 h 02. Sonny.`

Ça y est, je l'ai fait. Et puis nique sa mère le monde du travail ! Je courberai plus l'échine pour une augmentation qui ne viendra jamais. C'est finit la carotte, j'avance plus. Pendant deux ans, ils ont fait des bénéfices sur mon dos et pas un merci. Que des reproches. Maintenant, je vais vivre pour ma gueule… Putain ! Qu'est-ce que je vais faire ? Vivre au jour le jour ? Demain, c'est un autre jour… Merde ! Comment je vais expliquer ça à Nathalie ? Je sais déjà ce qu'elle va me dire. Le loyer, le crédit pour les meubles, les factures, et tout le reste. C'est bon ? Je vais lui dire que j'ai taillé de ce taf de chien. Que je me remets dans le bizness. Tant que je ramènerai des tunes, et que je remplirai le frigo, elle aura rien à dire. Je vais aller voir Merco pour qu'il me file un sav. Je le payerai plus tard, il me doit bien ça.

`Garges-lès-Gonesse 16 heures. Jean-Paul.`



Ça fait cinq ans que je bosse dans cette banlieue, je n'y suis pas né, mais c'est aussi mon territoire quand même ! J'arpente ces rues, en bagnole, avec mes potes, on fait crisser les pneus, on s'impose. Et on est fier de nos couleurs. On a un écusson rien qu'à nous, des barres de cités avec une toile d'araignée qui l'enserre. Avec toute cette racaille, des chômeurs, des délinquants, il faut y aller. Pas se laisser impressionner.
On est là pour faire respecter l'ordre, faire respecter les lois de la République. Et ceux qui ne veulent pas de la République, on est là pour les mater, ou les virer.
Ce soir, je travaille, je vais retrouver les collègues. Juste le temps de prendre un café avant de partir en patrouille.
-Toujours aussi dégueulasse ce café.
-Toujours à te plaindres toi.
-Tant qu'on aura pas fait un vrai ménage dans ce pays, j'aurai à me plaindre.
-Ouais et c'est pas qu'au Kärcher qu'on va le faire ce ménage.
Chacun se marre, j'aime bien mon équipe. Que des motivés, tous sportifs, athlétiques. Entraînés pour parer à toutes les éventualités.

`Garges-lès-Gonesse 16 h 25. Sonny.`

Je frappe à la porte, c'est Merco qui m'ouvre.
-Salut Merco, quoi de neuf ?
-Non ! Sonny, ça fait un bail. Qu'est-ce que tu racontes ?
Il chope ma main, me tire vers lui et me serre dans ses bras comme si je venais de sortir de taule.
-Alors, tu dis quoi ? Il me demande.
-Oh ! On est là.
Il me fait rentrer chez lui. Crispé, je m'installe sur le canapé. Merco me tend une canette de Déspé. Il me pose un tas de questions, un peu dans le désordre, et sans me laisser le

temps de répondre correctement à chacune d'entre elles.
-Putain ! Négro, je croyais plus te revoir. C'est ça les mecs, ils trouvent une goe avec un gros cul qui les met à l'aise et ils oublient les potes. Il me dit avec un sourire en coin.
Il me fixe du regard, je détourne les yeux. Merde, c'est relou de venir le voir après deux ans pour lui demander de me pousser.
-Vas-y, lâche le morceau, qu'il me dit.
-Ouais ! Merco, je suis venu te voir pour que tu me rendes un service, t'as vu. On a toujours été réglo, l'un avec l'autre… C'est pour ça que ça me fout la gêne de te demander ça. J'ai lâché mon taf ce matin… Bon ! Je veux me remettre dans les affaires… mais j'ai pas le capital. J'voudrais que tu me fasses un chrome, une savonnette…
- Tu me connais Sonny, on est potes depuis j'sais même plus combien de temps. T'es comme un reuf pour moi. Je ferai n'importe quoi pour t'aider mais, en ce moment, c'est chaud. La conjoncture, elle est merdique ! Rien que le mois dernier, j'ai trois fournisseurs qui se sont fait perquise. Sans parler des camions qui ne sont jamais arrivés. Sur ma tête, c'est la crise. Au Maroc, c'est le dawa. Y'a M6 qui brûle des champs à vavère. Sûrement qu'ils doivent régler leurs comptes là-bas. Non, c'est pas une embrouille de petits dealers. Là, c'est du sérieux. Y'a le gratin qui se bouscule et c'est la rue qui gicle. En plus, y'a l'aut' petit con qui prépare son terrain pour les prochaines présidentielles. Alors, j'te raconte pas. Au lieu des six tonnes écoulées par jours dans la région, maintenant y'en a même pas six cents kilos. Y'a autant de techi dans la zone que de vraies propositions de taf à l'ANPE. On est en train d'étouffer. Ça risque de péter. Au nom de Dieu, j'suis un bête de leurdi, et ben, même moi suis dans le caca. Ouais fréro, tu peux fouiller ma piaule, tu ne trouveras même pas une crotte de nez de beuh ici. J'suis vraiment désolé. Mais si tu veux, j'peux te prêter des tunes. Attends…
Il s'apprête à se lever, je le retiens par le bras.
- Non Merco ! T'as vu, j'en suis pas encore là. Mais merci quand même.
J'crois qu'il a compris ce que je veux dire… Il se rassoit, vide à grand bruit sa canette de bière qu'il éclate ensuite entre ses mains en lâchant un putain de rot. On se remet à discuter mais c'est juste histoire de faire genre parce que le cœur n'y est plus. Alors, on a tisé et après, je me suis cassé.

Garges-lès-Gonesse 16 h 45. Jean-Paul.

Allez on monte dans la voiture, Brigade Anti Criminalité, on n'est pas des flics à la noix. C'est parti, début de la patrouille. Les rues sont calmes par-ici. Faudra bien qu'on se trouve quelque chose à se mettre sous la dent. Ici, c'est le royaume des RMIstes, des petits dealers et des caïds. Et puis faut bien qu'on ait notre dose d'adrénaline.
On arrive dans les zones rouges, la tension monte un peu dans la voiture. On roule lentement. Tous nos sens aux aguets. Avenue du 18 -Mai-1945, je prendrais bien la rue Pierre-Koening, mais c'est pas conseillé. Ici, les gamins donnent d'autres noms, que les officiels, aux quartiers. J'arrive pas toujours à m'en souvenir.

Sarcelles 16 h 57. André.

-Un ballon de rouge patron !
Je vais bien boire mon petit ballon pour entamer l'apéro, au Brazza pour pas changer. 17 heures, Roger devrait arriver du turbin. Moi je peux dépenser ma retraite au bistrot et au PMU, il est un peu jaloux le Roger. On se retrouve toujours au *Brazza*, le troquet en face de la gare, c'est aussi en bas de chez moi. Il est un peu crouille le tenancier, c'est dommage. Mais ici t'as pas vraiment le choix. C'est chez moi ici, j'y étais avant qu'il y ait toutes ces tours -dans l'une desquelles j'habite- et tous ces bamboulas et Cie.

- Alors André, t'as déjà commencé l'apéro sans moi.
-Ben, qu'est-ce que tu crois, je vais pas me laisser assécher le gosier juste parce que tu marines dans le bus.
-Ces feignants du service public, encore dû attendre !
-Bon qu'est-ce que tu bois ?
-Un Pastis, j'aime bien donner un peu d'argent à Pasqua, il n'a plus que moi comme ami.

Le Pastis et le pichet d'eau sur le zinc, Roger s'allume une Gitane.

-André, je crois que je vais me faire lourder.
-Quoi ?
-Au boulot, ça va gicler, et je vois pas pourquoi je serais pas dans la charette.
-Putain merde.
-À mon âge, je retrouverai pas de boulot.

C'est vrai, à son âge t'es foutu. Il aura plus qu'à toucher la misère des Assedic en attendant la misère de la retraite.

-Avec tous ces bamboulas qu'on nourrit à rien foutre, Roger, putain, ça me fout les boules.
-Je crois plus en rien, André. Je vais me finir aux Pastis et à la Gitane, un bon cancer pour crever et creuser le trou de la Sécu en même temps.

Sarcelles 17 heures. Sonny.

J'crois que j'suis en train de flipper. Merde ! J'ai comme une boule dans l'estomac. Peut-être parce que j'ai pas becté ce midi. Sa mère, j'suis vraiment en train de psychoter. J'ai l'impression de sentir les battements de mon cœur résonner jusque dans mes tempes. Je marche sans savoir exactement où je vais. Ça me rappelle quand j'étais môme, que j'avais fais une connerie et que j'allais la payer en rentrant à la maison. Là, c'est pas mon daron qui m'attend avec le martinet. C'est pas non plus Nath et ses angoisses. C'est pire. Ce sont mes propres angoisses. C'est l'impression de ne pas être à la hauteur, de ne plus rien contrôler. Qu'est-ce que je vais faire ? J'suis pris au piège. En vrai, j'étais foutu depuis le début. J'suis venu au monde pauvre. Et ça, le système ne me l'a jamais pardonné. J'ai vu mes vieux rentrer tellement nazes du taff qu'ils n'avaient plus la force de parler avec leurs gosses. J'ai vu ma mère se faire humilier aux allocations familiales. J'ai vu mon père faire le bouffon pour pouvoir payer les traites de son crédit immobilier. Pendant un temps, j'ai cru que ce destin de merde ne serait pas pour moi. J'ai fait ce que tous les couillons font pour tenter de sauver leur peau. J'ai signé le contrat social. J'ai bossé à l'école comme un enragé. Au bout du compte, je me suis encore fait baiser à sec et cette fois j'ai eu vraiment super mal au cul. Bac + 3 et vendeur de peinture. On peut rêver mieux ! Maintenant, on veut que je ferme ma gueule comme mes parents l'ont fait. On veut que j'accepte les règles du jeu alors que les dés étaient pipés depuis le départ. Si t'es pauvre, c'est de ta faute ! Ma naissance ressemble à une prise d'otage dont je suis la victime. Mais, je n'ai pas le droit de me plaindre. Je dois accepter ma condamnation sans me battre pour. Sur la vie de ma mère, si je dois crever, ce sera pas avant d'avoir braqué leurs banques, brûler quelques-unes de leurs institutions, et buter des gardiens de leur paix. Après m'avoir criblé de balle, ils me feront sans doute passer pour un déséquilibré, un délinquant récidiviste, un caïd en mal de sensation forte, un jeune de banlieue manipulé par je ne sais quel groupuscule terroriste, un marginal. Et ma mère va chialer, quand elle va voir mon

portrait robot au journal de vingt heures et qu'elle entendra toutes les saloperies concernant ma vie et mon éducation. Et des millions de Français adhèreront au complot de l'insécurité. Putain ! c'est pas la rue, c'est pas la banlieue, c'est pas les Bougnoules et les Négros qui font que quatre-vingts pour cent de la population ressent l'insécurité de chaque fin de mois. Ce ne sont pas les dealers qui font que le coût de la vie étouffe la plupart des ménages. Ce ne sont pas les voleurs qui dépouillent les citoyens d'une retraite décente. Non ! J'suis pas un fou isolé. En France, y'a quatre-vingts millions de marginaux. Nique sa mère. J'arrive devant mon immeuble. Je regarde la fenêtre tout à fait à droite du quatrième étage. C'est celle de ma piaule. Je flippe. Bordel ! J'ai envie de chier. Devant le bâtiment, y'a les autres. Ceux qui tiennent le mur tous les jours et qui ont rompu le contrat social depuis un long moment déjà. Je vais rester un instant avec eux…



Sarcelles 17 h 02. Nora.

J'ai fini la fac. J'ai pris le train, plutôt que le bus, comme je passe voir Léa qui bosse près de la gare. Elle est serveuse dans un snack. Elle profite de ma visite pour faire une pause clope, dehors.
-Nora, ça marche les cours ?
-Ouais, y a toujours des trucs à apprendre.
-Putain, j'aimerais bien quitter ce snack...
-Ton voyage à la fin de l'année ?
-C'est toujours prévu, Djiraël doit m'emmener à Dakar.
-C'est chouette, et puis ça le fait d'y aller avec lui.
-Ouais, tu sais c'est la première fois que je prends l'avion, que je pars aussi loin de notre banlieue.
-En plus tu seras vraiment au bled, vu que Djiraël il a un pied ici, un pied là-bas.

À ce moment-là je vois les flics qui viennent par-ici, il y a un groupe, avec Sonny, Karim et les autres pas loin. Ça sent le contrôle... Ici c'est comme ça, les garçons ont tout le temps des histoires avec la police. Nous, les filles, c'est différent; en plus les mecs et les nanas c'est quand même séparé. Y a des tensions aussi, c'est pas simple...

Sarcelles 17 h 08. Jean-Paul.

La radio crépite, rien pour nous. Au coin de la rue, avant d'arriver à la gare, un groupe discute et s'agite un peu. Une partie du groupe se détache et se fond dans la cité. C'est pas sûr qu'ils nous aient vus, mais mon oeil aguerri les repère.
La voiture s'avance à leur hauteur, on va contrôler tout ça.

Sarcelles 17 h 12. Denis.

Vendredi, j'ai eu mes secondes aujourd'hui. Toujours aussi turbulents. Y en a vraiment je me demande ce qu'ils foutent au lycée. J'en ai vu depuis que je suis dans cette ZEP. Je me prends pas pour un missionnaire, ça c'est bon pour quelques vieux profs. Moi, je suis prof surtout parce que, au sortir des études, j'avais pas beaucoup d'autres solutions. Bon, je presse le pas pour ne pas rater le train. Je vais quand même pas faire de vieux os dans cette banlieue maudite.



Arrivé aux abords de la gare, je croise un contrôle policier. Rien de plus normal, me direz-vous. Je note une tension particulière. Ce sont des jeunes et moins jeunes qui se font contrôler. Je pense à mes élèves. Oh bien sûr, ils sont tous différents, mais je peux rapidement distinguer deux ou trois catégories. Il y a ceux qui y arrivent à l'école, pas nombreux, soit d'un environnement familiale propice, je ne m'inquiètes pas pour eux, soit le seul dans la famille qui fera quelque chose à l'école, un peu l'espoir d'élévation sociale. J'ai une petite Turque comme ça en ce moment. Ceux-là, on peut compter sur eux.

Il y a les effacés, plus nombreux, mais qui n'arrivent pas à grand-chose. On aurait envie de leur mettre la moyenne tout le temps, pour les remercier de ne jamais dire un mot au-dessus de l'autre, de ne jamais contester. Même pas leur condition. Mais ceux-là, je ne vois pas trop ce qu'il feront avec leur bac.

Et puis il y a les têtes dures. Des fois, ils disent des choses presque intelligentes, mais j'arrive rien à en tirer. Jamais d'accord, ils ne respectent jamais aucune règle. Ils n'y arrivent pas. Toujours une grande gueule à ouvrir, dissipés et brouillons, la salle de classe semble trop petite pour eux. Et pourtant on est là nous, un puit de savoir en comparaison, on a des bonnes choses à leur apprendre. On pourrait leur montrer comment s'en sortir dans cette société. Mais rien à faire, leurs règles ne sont plus les mêmes que celles de la République française. Ils pensent qu'ils s'en sortiront tout seuls, mais je vois bien où on les retrouvera dans quelques années.

Ah, et puis il y a aussi une quatrième catégorie, celle de jeunes qui ne sont inscrits dans aucune école, mais que je vois traîner dans l'enceinte du lycée. Généralement avec la troisième catégorie. On ne sait pas trop ce qui se passe, sûrement des dealers pour la plupart. Ils peuvent être menaçants, pour le coup aucune autorité ne les touche.

Ce contrôle policier, on peut imaginer qui sont les contrôlés et qui sont les spectateurs. Pourtant ce genre d'événements touchera tout le monde, ça aura des répercussions dans ma classe. Chaque jour, je dois effacer toute cette misère, cette violence pour faire cours. L'école devrait être une bulle où rien de l'extérieur n'interfère. Mais, franchement, les habitants de ces zones perdues, isolées, reléguées, n'auront rien, et même si je me débats contre les moulins à vent, il n'y a pas d'autre place pour eux que la misère et la débrouille. Pas par dysfonctionnement, mais par besoin pour la société, pour l'économie. Qui ne peut être égalitaire. Et moi, dans tout ça ? J'y participe bien. Je calme un peu le jeu, je suis un des tampons. Je fais croire à mes élèves que tout est possible, ici. Je les temporise même

dans leurs ardeurs. Même si je ne suis pas à la place des policiers, je réprime parfois, tiens comme quand on a viré l'insupportable Samir. Et puis la police est toujours à la sortie du lycée, et je ferme les yeux. Il y a même eu des arrestations au sein même de notre sacro-sainte école. Personne n'a rien dit, pas une assemblée de professeurs.

Oh et puis pourquoi me torturer, je fais ce que j'ai à faire. Et puis j'aimerais bien faire autre chose, alors rentrons. Prenons ce train pour retrouver Paris, mes cafés préférés, écouter de la musique et retrouver un peu de douceur. Quittons cette banlieue...

`Sarcelles 17 h 12. André.`

Je me retourne et regarde dans le vide, à travers la baie vitrée. Je vois des flics qui sortent de leur voiture, s'avancent vers un groupe de jeunes.
-Tiens, devraient être plus souvent là ceux-là.
-On leur donne pas assez de moyens.
-Pas besoin de tant pour mater les voyoux, laisse-moi faire et tu verrais qu'ils marcheraient droit.
-Pour aller à l'usine ? Y en a plus ! je suis le dernier dinausore.
-Arrête de penser qu'à toi, je te les enverrais dans des belles prisons, tiens si y faut.
À la limite, je préfère qu'on se défende tout seul, pour peu qu'on laisse les Français de souche libres d'agir et de se défendre !

`Sarcelles 17 h 12. Farid.`

On est là. Un peu comme d'habitude, tu me diras. Des potes viennent de partir au foot. Nous on se raconte des histoires, pour rigoler. Un des potes tente d'en raconter une, sauf qu'on lui laisse pas le temps, on le sèche à chaque fois. De toute façon, on se vanne tout le temps. C'est pas toujours drôle, mais on arrête pas.
-Eh ! Eh ! avec ta jambe trop courte t'as réussi à lui courir après !
-Oh ! commence pas, bâtard, sinon j'ouvre ton dossier...
-Quel dossier ? Quel dossier ?

Et là les keufs arrivent, on comprend tout de suite que c'est pour nous. Ils sortent de leur voiture, avec leur mine menaçante. Putain, ils font chier, j'ai rien sur moi au moins. Les autres aussi, y a bien Sonny que j'ai vu se rencarder mais il est pas assez con pour rester avec beaucoup de matos sur lui.

`Sarcelles 17 h 13. Jean-Paul.`

On sort, tous remontés à bloc, sur le qui-vive. C'est José qui prend l'initiative.
-Allez restez calmes et sortez vos papiers, contrôle d'identité.
-Ça y est, les Starsky sont de sortie.
Pas moyen des les calmer ces petits cons, cherchent toujours à avoir le dernier mot. Notre autorité n'est pas naturelle, imposée par notre mission de la République. Non, il faut chaque jour l'affirmer, par la force et la menace. On est là face à cette bande de jeunes, qui n'ont rien à foutre de leur journée, qui ne croient en rien. Ils faut leur montrer que les patrons, c'est nous.

-Pas de commentaires sinon on vous embarque.

On s'est positionnés comme on nous a appris, distance de sécurité, périmètre contrôlé. Et voilà que ça gueule aux fenêtres.

-Laisser nos enfants tranquilles ! Qu'est-ce que ça veut dire !!!
Ça fait monter la pression, deux des collègues sont face aux gamins, moi, juste derrière, je garde la main sur mon calibre. Vincent, muni du flash-ball braque la fenêtre, en l'air. Que l'on ne me parle pas de bavure, on devrait pas prendre de pincette. Rentrer dans tout ça, coup par coup, les chasser tous, parce qu'ici tout le monde est coupable.

-On ferme sa gueule là haut, police, on fait notre boulot !

Sarcelles 17 h 14. Ferat.

Je suis fatigué, lessivé. Tous ces gros chantiers, on est des dizaines à travailler comme moi, quand même, j'ai la fierté d'avoir construit le Stade de France... Depuis que j'ai débarqué ici, j'ai toujours pas de papiers. Alors du coup, je bosse deux fois plus pour être payé deux fois moins. C'est dur. Quand j'appelle au bled, je dis que tout va bien, je fais le fier. J'envoie l'argent là-bas, on doit parler de moi comme celui qui a réussi, à être en France. Parce que sortir de la misère noire du bled, c'est tout ce qui compte.
Je descends du train, je crèche près de la gare RER de cette grosse ville, où j'arrive pas à comprendre comment on vit entassé là. Je suis dans le salon d'un cousin, faudrait penser à une autre solution. Mais je peux rien louer, y a quelques plans de squat sur lesquels je dois me rencarder.

En sortant de la gare, mes sens se mettent aux aguets, la police est là. Dois toujours éviter les contrôles. Barrages ou faux barrages, rien à foutre.
En fait ils s'occupent d'un groupe de gamins qui glande là en attendant rien. Des hitistes comme on dit au bled, des gars qui tiennent le mur toute la journée, toutes les soirées. Au bled j'y ai été adossé longtemps contre les murs. Même que sur certains, y avait la trace, indélébile de nos dos. Comme une tache témoignage de nos galères.

Le contrôle est musclé. La prudence me dit de filer. Mais je ne peux m'empêcher de regarder. Je pense au jeune Massinissa, tué par la gendarmerie, chez nous en Kabylie. Ça avait été la goutte d'eau de trop, tous les jeunes des classes populaires avaient attaqué les gendarmes, assiégés dans leur caserne. Ils avaient foutu le camp. On attaquait tout ce qui représente l'Etat. Je me souviens que l'eau qui sortait du robinet deux heures par jour n'etait pas potable, alors on a saccagé le siège de l'eau. On a eu beaucoup de morts, on manifestait en gueulant *"Vivre un jour debout, plutôt que 100 ans à genoux." "Vous ne pouvez pas nous tuer, nous sommes déjà morts", "Ulac Smac Ulac"*. C'était le printemps noir, on a pu se venger de toutes les frustrations, de toutes les humiliations. Là-bas ça continue, c'est toujours les mêmes qui mangent, la junte militaire et les tchitchis, les enfants de la bourgeoisie. La jeunesse dorée. Mais on sait qu'on est capable de leur faire peur, que la peur n'est plus que dans nos ventres, la peur de l'armée, la peur des islamistes... On a violemment balayé tout ça le temps du printemps noir.
Les flics sont musclés, ils braquent tout ce qui bougent. Ola ! Ça va déraper méchant. Putain, France pays des droits de l'homme, mon cul. C'est toujours les mêmes qui sont traqués, humiliés, pourchassés. Au bled, on pensait qu'une fois en France y avait pas vraiment de pauvreté. Tu parles, la misère n'a pas de couleur. Il faudrait bien au moins un autre printemps noir ici. Enfin une grande révolte, pas besoin d'avoir autant de martyrs. Ces flics-là, on sent qu'ils veulent nous faire la guerre. Partout on est surveillés, les rafles pour les sans-papiers, la taule, le chômage. L'Etat ici n'a rien à envier à nos militaires. À croire que tout ça se tient...

Sarcelles 17 h 17. Malika.

Je viens de rentrer à la maison, j'ai fait les courses et monté ces lourds sacs. Les enfants sont à l'école ou dehors. Mon plus grand est parti de la maison, les autres, les petits, sont au collège. Ils n'y a que Karim qui est entre deux âges, il n'y a plus d'école pour lui. Plus aucune qui l'accepte. Et je ne sais pas trop bien ce qu'il y a ou aura pour lui maintenant. En fait, Karim et les plus jeunes, ce sont les enfants de ma soeur, elle me les a envoyés d'Algérie et je m'en occupe comme mes propres enfants. Mais c'est dur, je n'ai pas grand-chose à leur donner. C'est bien qu'ils soient là, le mari de ma soeur a été tué par les barbus, il n'a pas courbé l'échine à Babel-Oued. Et moi, je ne pouvais plus avoir d'enfants... Mon mari ? Il est resté au fond de la Seine un soir du 17 octobre 1961.
Je regarde par la fenêtre, un peu mélancolique, les barres rectilignes, et les champs de pylônes électriques au loin comme paysage. Nos générations, on a tout fait, tout accepté, et je n'arriverai jamais à joindre les deux bouts. Je fais la morale à mes enfants, mais qu'est-ce que j'ai à leur donner ? Qu'est-ce que je peux leur répondre quand ils vont se heurter à des murs, les mêmes que l'ont a pas su détruire ? Qu'est-ce que je peux leur dire quand la télé leur fait miroiter la vie facile, que tout le superficiel est la seule valeur ?
En bas, je vois la police qui s'approche d'un groupe de jeunes. D'ailleurs, il y a Karim en bas. Encore des coups, des insultes... Encore des nuits au commissariat à se faire un sang pas possible... Je n'en peux plus :
-Laissez nos enfants tranquilles ! Qu'est-ce que ça veut dire !!!

Sarcelles 17 h 17. Erwan.



On avait lâché les potes à l'entrée de la cité. Tarik, Simba et moi, on allait à l'entraînement de foot. Comme trois soirs par semaine. On est dans l'équipe première de notre âge du Football club municipal, et c'est du sérieux. Dimanche on rencontre le Red Star, ça sera physique.

-Eh Erwan, les attaquants du Red Star, c'est des grosses masses, tous présumés-nés, c'est des papas !
-T'inquiètes, je les foutrai par terre s'il le faut pour qu'ils comprennent. Va falloir leur montrer.

Un petit nous rejoint, il est tout speed.
-Y a les keufs qui contrôlent les grands, juste à la coop !
Coop, ça fait longtemps que y en a plus, mais on continue à l'appeler comme ça. Même les petits qui l'ont jamais connue. Même moi j'ai toujours vu un local désaffecté.
C'est les potes qu'on vient de quitter qui se font emmerder. On décide fissa de retourner sur nos pas, tant pis on sera en retard à l'entraînement.
On marche à pas rapides, nos sacs nous gênent. On arrive vers l'entrée de la téci, là on croise Nourdine. Il s'habille plus comme nous, mais en djellabah-nike-air, et se laisse pousser la bebar. Il nous interpelle :
-Vous allez où comme ça ?
Merde, on a pas le temps de lui parler. Et puis y nous prend la tête depuis qu'il fait la morale, tout le temps en train de dire aux potes de pas aller chez MacDo paske c'est pas hallal.

-Wesh Nourdine, on va voir ce qui se passe, lui dit Tarik.
-Y a pas besoin de s'énerver, laissez faire.
-Mais on va pas faire les bâtards et laisser les potes seuls tout.
-Ecoutez les mecs, c'est une épreuve de Dieu, il faut l'accepter.
-C'est ça, ouais on doit accepter de se faire insulter, et tous leurs coups de pression.
-Ça sert à rien, venez plutôt avec nous à la mosquée, discuter et lire le Coran plutôt que de répondre à la police.
-C'est ça ouais, et puis on va tendre l'autre joue aussi ? que je lui dis.
-Toi le mécréant, la ramène pas !
-Eh Nourdine, on est tous du même quartier, c'est bon, on est dans les mêmes histoires, la même galère, s'énerve un peu Simba.
C'est pas le moment de débattre pendant des heures. On reste face à face. De loin, je vois les keufs qui se chauffent, ça gueule. Il y en a un qui braque les balcons d'un bâtiment.
-Bon on s'arrache, y a pas le temps.
On laisse Nourdine en plan, il nous crie dans notre dos :
-Avec toutes vos violences, c'est pas possible, on va faire une fatwa un de ces jours contre ça.

Sarcelles 17 h 21. Farid.

-Allez, restez calmes et sortez vos papiers, contrôle d'identité.
-Ça y est, les Starsky sont de sortie.

C'est Sonny qui leur a sorti ça. Ils font chier, ces connards, on va pas non plus les accueillir avec des fleurs et l'apéro.

-Pas de commentaire sinon on vous embarque.

Bon, je les vois en face de nous, je sens que ça va mal se passer. On est là, on bouge pas. On les défie, pour l'instant. Ils roulent des mécaniques, et nous, on fait ceux qui sont pas impressionnés. De toute façon, on les connaît tous, et eux, ils connaissent bien, nos prénoms, nos parcours. Et puis là, j'entends, ça vient d'en haut :

-Laisser nos enfants tranquilles ! Qu'est-ce que ça veut dire !!!

Ça vient de la tour, je mate vite fait, c'est la mère à Karim, elle se met à gueuler, à péter un câble. Karim est là, avec nous, et je sens que ça le remonte. Le keuf avec le flash-ball, un Renoi qu'on appelle *téquila frappée*, cet enculé de bounty. Il braque les balcons de l'immeuble, il braque la mère à Karim, quoi.

-On ferme sa gueule là-haut, police, on fait notre boulot !

Je vois un des keufs la main sur son calibre. On n'en peut plus.

-Qu'est-ce que vous venez nous faire chier, bande d'enculés !
-C'est ça je vais t'apprendre à me parler, petite merde.
-Et nous, on va vous apprendre à venir chez nous.
-Y a pas de chez toi, chaque parcelle de ce pays est à la République, et toi tu dois remercier que l'on te tolère encore.

Ils s'approchent, croient peut-être qu'on va se laisser cueillir comme ça. Un gaillard balance un front-kick, ça sèche et arrête le premier condé. L'autre sort sa matraque et commence à taper, du coup, on lui saute dessus, des bonnes patates dans sa gueule. À ses côtés. son bâtard de collègue sort sa familiale et se met à gazer. On n'en a rien à foutre. Le keuf derrière sort son arme et nous braque, 6-ryl, qui est un refroidi du cerveau, s'avance devant lui.

-Vas-y tire, enculé !
-Qu'est-ce tu fous là toi !
-Tire et bute moi, qu'on voie !

Bounty avec son flash-ball à l'air con, s'il tire dans le tas, il risque de toucher ses collègues. Et je le vois se prendre des projectiles. C'est que ce raffut a rameuté du monde. D'un rapide coup d'oeil circulaire je vois ça, y a Erwan, Tarik et Simba qui rappliquent, balançant tout ce qu'ils ont pu trouver sur leur chemin.
Le keuf a pas su tirer et buter 6-ryl comme un chien, il se prend un mawashi dans le foie. On continue à assaissoner les keufs de coups de latte, de coups de poing. Ils replient, rattrapent leur collègue armé. Le Renoi s'est mangé trop de projectiles, et a reculé aussi. Je les entends prendre leur talkie et crier rageusement :
-Fonctionnaires en danger ! Fonctionnaires en danger !

Ils sont obligés de battre en retraite, leur voiture mange sérieux, y a plus de pare-brise, elle est toute dégueulasse, des détritus sur le capot, et même un bottin. Ils s'arrachent, ces fils de pute.

On entend déjà des sirènes au loin, va y avoir une descente. Maintenant, on est un groupe d'une cinquantaine. On peut être deux cents rapidement.
-On fait quoi, les flics vont arriver, ça va être chaud.
-On se rassemble, un maximum et on les reçoit !?
-On les laisse pas rentrer, on brûle ce qu'on trouve sur la route.
-Ouais, la putain d'intifada.
-Eh les mecs on en profite, on est chaud, on va se faire leur putain de commissariat... !

MA CITÉ

Ma cité. Des murs empilés, collés, gris. Le bailleur passe souvent. Cette année qui n'est pas finie, la porte vitrée a été cassée six fois, l'ascenseur est en panne quasiment un jour sur deux, les voitures qui garent dans la rue ont été forcées… Rien de grave en somme.Vue de près, ma cité se résume à un immeuble, le mien. Une dizaine d'étages, des balcons (qui permettent d'avoir un œil sur les voitures), des portes qui se feraient bouffer à la première allumette, des escaliers qu'on nettoie par hasard, des lampes et des interrupteurs qui jouent à cache-cache avec les locataires, des bestioles sans armes mais qui attaquent la nuit…. On a fini par faire des statistiques. Personne ne s'étonne d'un bris de verre.On pare simplement aux problèmes les plus urgents. Une bagnole défoncée ? On appelle l'assureur. On répare, on paye parfois de sa poche. Bien sûr, on enrage aussi. Mais jamais longtemps. Face à l'impuissance, la rage ne tient pas. L'an dernier, c'était la même chose.Tout le monde vous dira que c'est la condition humaine. On aime bien cette expression de « condition humaine » même si on ne sait pas très bien ce qu'elle veut dire. Il nous arrive souvent de parler pour parler car on ne croit plus vraiment au pouvoir des mots. On veut des actes. Les mots ont été inventés pour calmer les pauvres, les empêcher de faire des bêtises. Depuis quelques jours, ma cité est à la une. On est content, c'est normal. Ma cité est passée dans le journal. Mon immeuble aussi. Celui qui habite ici a même pu reconnaître mon balcon. À la télé, ils parlent des jeunes. Alors oui, je le répète, on est content. Je dis bien, des « jeunes », pas des Français. Ils oublient qu'on est français avant d'être jeune. Ils ont honte. On est français pourtant, mais on ne marque pas de but en Coupe du monde.J'ai 28 ans. Je ne trouve pas de travail. Je ne trouve pas parce que je ne cherche plus. J'en ai marre de chercher. Mon frère a 40 ans, il est mécanicien à son compte. Il répare les voitures du quartier. Il n'a pas de local, n'est pas déclaré. L'argent passe de main à main. Il est honnête comme beaucoup de gens ici. La loi, il connaît plus ou moins, mais personne ne l'aide, alors il se débrouille. Les policiers connaissent sa situation, mais ils ferment l'œil. Ils savent que c'est un type honnête, mon frère.La loi, c'est un peu comme la condition humaine. On aime bien le mot, mais on ne sait pas ce que cela signifie exactement. Normalement, me dit mon frère, la loi c'est fait pour te donner des limites, mais pas pour t'interdire de bouffer. Si mon frère ne trouvait pas de voiture à réparer, on serait vraiment dans la merde dans la cité. Nous, on est plutôt bien. D'autres restent dans les cages, ils revendent des cigarettes, ou font pire. C'est illégal ? Oui. Mais le soir, il y a l'assiette. Aujourd'hui, tout le monde s'étonne que ça brûle partout. Moi, non. On vit dans un vase clos. À l'intérieur, nous et, depuis les premiers bancs de l'école, l'humiliation, le fait qu'on nous dise pendant des années qu'on est inutile, qu'on ne sert à rien, qu'on ne fait pas partie du même monde. Le vase a gonflé, gonflé, gonflé. Aujourd'hui, il explose. Je ne dis pas qu'on a tort ou raison. C'était juste inévitable. Le feu, c'est pour ne pas disparaître.

Salim, Aulnay-sous-Bois

JUSTE UN GAMIN QUI GRANDIT...

par Boris Lamine

début des années 90.

PRENDRE LA RUE qui descend. Arrivée vers le gymnase, derrière un peu plus loin, le collège. La putain de moi, qu'est-ce que j'en ai marre de faire ce chemin à la con. Tous les soirs, depuis que je suis tout petit. En fait depuis le CP, quoi. Tous les soirs je me dis :" J'ai pas envie d'aller à l'école demain !" Chaque soir cette phrase. Une pensée pour le devoir que je devais faire et que j'ai pas fait." On verra ça demain." Un rituel comme ils disent dans les documentaires animaliers. Trente millions d'amis, mon cul ouais, avec un chien au nom d'Arabe. Tellement que même pendant les vacances, avant de me coucher, je me dis ça. Pour me dire ensuite :" Mais non, demain pas d'école, c'est les kancevas ! ". Pour les devoirs y pourront se pogner. Même les deux mois d'été, ça me poursuit. Si je quittais cette asphalte où j'ai l'impression d'être né; peut être cette phrase me lâcherait ? Je parle même pas de télétransportation...
Je suis sur le terrain de basket, la sonnerie retentit. On l'entend d'ici. Je suis encore loin de l'entrée du collège. Encore en retard. Et puis merde, rien à foutre.

Bon, je regarde pas combien j'ai de retard, je frappe à la porte et je rentre.
Toc toc toc
-Gorka Borroka, encore un accident de bus ?
-Je viens à pied m'sieur. Mais y avait de la circulation.
-Dépêche-toi d'aller à ta place.
Ma place, à gauche de la salle, au fond. Farid est là, à côté ma place est libre.
-Ça va ?
-Heureusement que t'arrives, j'ai pas de feuilles.

###

Bon, la récréation viens de sonner. Fissa, on sort de la salle de classe. Descendre les escaliers, y a du monde, ça bouche, ça bouscule. Enfin on arrive dans la cour, tiens, je vois Léa avec des copines à elle.

-Hé ! salut Léa !
-Tiens salut Gorka, ça va ?
-Tranquille, tranquille et toi ?
-Ouais, j'ai pas beaucoup d'heures de cours aujourd'hui.
-Ha ouais.
je vois bien que Farid m'attend. Je peux pas le laisser en plan. Ça se fait pas de foutre un vent à ses potes, jamais. Même si les petits yeux et le sourire de Léa...
-Bon Léa, on se voit.
-hum hum....



Et je file, l'air de rien. Avec Farid, on fait le tour de la cour, et puis, discrètement, on sort de l'enceinte du collège.

Direction les terrains de tennis. Ils sont tout pourris, mais justement ici on est tranquille, personne vient jouer au tennis.
Farid sort une clope qu'il a pu taxer, et un bout de teshi. Moi je sors les feuilles, qu'il avait oubliées.
Dans le creux de sa main, il brûle lentement le bout de shit qui s'effrite, pour le mélanger ensuite au tabac avec l'index. Pendant ce temps, j'ai fait le collage et le filtre. 13, 14 ans pour nos premiers joints. C'est rien. Au collège paraît que t'as pas le droit de fumer. Dans un coin de la cour, contre un mur, y a un toujours un groupe qui fume des clopes. En groupe, c'est plus chiant pour les pions de les virer. Ils appellent ça le *cdf*, le “coin des fumeurs”. Ils se prennent pour des rebelles, ces biffins avec leur Marlboro rouge. Farid et moi, on fume jamais de clopes, de garos. Mais on est déjà initié au reste.

-Putain la troisième, bientôt la fin. On va mouver d'ici gars.
-Ouais, t'as aligné combien d'avertissements travail et conduite toi pour pouvoir partir ?
-On s'en branle. Plus de collège, on sera plus pris pour des gamins, on va pouvoir faire des choses plus sérieuses, au lycée et tout ça.
-Gorka, tu sais je vais pas te suivre au lycée. Le bac, tout ça, j'y compte pas.
-Arrête, tu vas pas me lâcher. Tu peux autant le faire que moi. Nos notes sont pourraves, nos appréciations bien tricardes, mais on n'est pas plus con que ces suceurs du premier rang.
-Peut-être mais je m'en fous de tout ça. Taper un BEP et après on verra.
-Moi aussi, je m'en fous, tu vas faire quoi ? un BEP dans deux ans et après travailler ? De toute façon, t'auras pas de taf, alors...

###

V'là l'après-midi de cours, on s'est fait chier comme d'hab. C'est vrai qu'on tient pas en place, et y a tout ce qu'ils veulent nous mettre dans le crâne. On sait même pas pourquoi. Et puis la prof de langue qui nous a encore insultés, comme quoi on est des ignards et qu'on a envie de le rester. Et bien restez dans votre “crasse intellectuelle” qu'elle disait. Nous on a juste rigolé, nos cahiers fermés, nos livres pas ramenés bien sûr. On avait mieux à discuter entre nous.

À la télé y avait des troupes armées au milieu d'un désert, lointain. Montrait aussi une carte de ce désert, divisé avec des traits droits. Des traits droits, tiens y avait des maths à faire pour demain. Bon pas que ça à foutre, je vais descendre voir Farid.
Y a trois cités différentes, les unes contres les autres, qui font un L. Dans les coins de ce L, l'école primaire. Les trois cités sont face à elle, chacune dans un angle. Mais quel que soit l'angle d'attaque, c'est toujours la même, des leçons, des réprobations, mais toujours du vent.
Y a de la verdure en bas des bâtiments, pas toujours vivace. De toute façon, une fois que t'es plus en âge de te rouler par terre, y a plus que le haut des marches, ou les marches pour poser ton cul.
-Bien les gars ?
-Tranquille et toi ?
-Tranquille, tranquille.
Deux, trois gars de mon immeuble qui traînent devant l'entrée. Je remonte de deux immeubles, pour me retrouver au milieu de la téci, Farid est là, assis sur une balançoire pour gamin.

-Alors cousin, comment ?
-Tranquille. Faut que je matte Nordine, mais je le trouve pas.
-Pas fait mes maths pour mainde, et toi ?
- Y a rien à faire, c'est un contrôle.
-Ah ouais. tu m'étonnes. Fait chier cette année cette prof, à pas nous laisser gruger!
-Tu crois quoi, que tu vas toujours t'en sortir comme ça, hé !
Y me dit ça comme ça, avec un large sourire.
-Ouais me regarde, l'année dernière, on avait 18 de moyenne en maths. À la fin de l'heure, on se levait, prenait la copie d'une première de la classe, et la recopiait tranquillou. La prof, elle s'en foutait, ça change rien pour elle.
-Ouais mais cette année...
-Dès le premier contrôle, elle nous mattait mal-mal, on dirait Papa Schultz !
-T'as raison Gorka, mais tu veux faire quoi ?
-Chais pas, on a qu'à se venger un peu. Lui faire peur, ou tiens on a qu'a se faire sa caisse...

###



Un samedi à tirer. Je suis pas allé au lycée ce matin, prendre le bus pour une heure de cours, risque pas de me voir souvent. Les potes sont allés faire un basket, moi, j'aime pas le basket. Je joue au foot uniquement. Alors je traîne dans la cité, c'est une journée bien morne. Rien à faire.
Y a les grands qui sont à leur endroit habituel. Je passe devant, dit bonjour à chacun d'entre eux.
-Alors Ndumbé, k'es tu traînes tout seul ?
-Que dalle.
Je reste un peu, marque le respect et puis me remet à filer. J'ai faim, 14 heures passées. J'ai pas mangé à la maison ce midi. Pas envie de rester avec mes vieux et la millefa. J'ai dix balles en poche, vais aller me faire un gez-frites à gare du Nord. Et traîner ailleurs.
OK direction la gare RER.

La gare, moi j'aime bien. Le quai, les rails... tu peux traîner, regarder passer les trains. Un coup y a du monde, un coup y a personne. Certains attendent leur train, d'autres attendent quelqu'un. Sûrement plein d'autres comme moi attendent que leur vie décolle, qu'elle démarre et ne s'arrête plus. Faute de mieux, ne pas accepter de rester bloqué sur une voie désaffectée, ou pire de ne connaître que le rythme monotone des horaires du train de banlieue. À prendre toujours le même, bouffé par les habitudes. Les retards ou annulations de train comme seul imprévu de ton quotidien...
Bon, attention, moi je suis bien ici. J'aime bien ma ville, mes rues. Mon putain de RER, ces zones toutes défoncées, ces murs repeints, et toute cette tension qui traîne. Moi ici, je suis le boss. Personne m'embrouille, ou alors c'est une guerre de quartier. Je tiens bien mes affaires, j'ai encore des marches à grimper. Mais dans ma classe d'âge, y a pas de souci, je tiens mon rang. Si je vais encore au lycée c'est pas pour sucer les profs et tous ces connards. Quand je sors, je suis de suite un gangster, et à l'école je suis une tête brûlée, on me respecte et on a peur. Dans tout mon périmètre.
Quand je descends sur Paname, c'est un autre territoire. Comme si t'ouvrais les digues

d'un barrage, tu serais comme l'eau, tu sentirais face à toi un nouveau territoire immense, à plus savoir où aller, à plus savoir par où commencer. Ouaiche, je traîne, je descends, je retourne Paname. Un terrain de jeu. Paris, Paname, la ville des geoibours. Je m'y noie, comme pour reprendre de l'oxygène.

###

Putain quelle matinée de merde. J'aurais mieux fait de pas venir. D'abord un contrôle où j'ai rien entravé, encore un zéro pour ma collection. Et puis y a eu cours d'éducation civique. Là vraiment, ça me gave. Sérieux. Ils sont là à nous expliquer le "fonctionnement des institutions de la République", voilà le truc barbant. Bon, bien sûr, on écoute que rarement, heureusement. Mais quand même. La belle affaire, alors tu votes pour des mecs dans différents trucs, après ils font une grosse sauce dans une grande marmite et ils te sortent des lois. Ah ouais, et après t'en chie avec leur loi, tous des vieux là, et puis nous quand on sera vieux, eux ils seront morts; mais on se sera tapé toute leur loi. Et puis toujours à nous dire que c'est mieux que dans ces pays-ci ou là, comme quoi la démocratie c'est plus avancé. Moi je lui ai demandé au prof : " M'sieur, quand j'étais en CM2, on nous a fait chanter *la Marseillaise*, ça fait pas comme en Chine où y chantent le drapeau, là, comme j'ai vu à la télé ?" Le prof y voulait pas répondre, m'a juste dit :



- Et toi, tu l'as chanté *la Marseillaise*, Gorka ?
-Ben non, j'ai fait semblant.
-Tu pourras voter plus tard pour donner ton avis.
-Que dalle, le vote, c'est une carotte, on va pas voter nous. Les politiciens, c'est tous ceux qui passent à la télé. Rien à foutre.
-Eh ben tu n'es qu'un anarchiste.

Alors là, il m'a séché. Je savais pas quoi répondre. Je sais pas ce que ça veut dire anarchiste. C'est tout chelou son histoire. De toute façon y avait Vincent qui faisait tourner un livre de cul, piqué à son daron, et c'était mon tour de le mater.

On reparle aussi du contrôle de maths, c'est pas que nos sales notes nous touchent, mais c'est la sale gueule de la prof. Bien contente de pouvoir nous aligner. On est deux, trois à être chaud, on veut se faire sa bagnole garée sur le parking. À cette heure, elle est déjà parti, mais lundi, on ne la ratera pas.

Du coup je sors du collège un peu vénère de cette matinée à la con. Je vais faire un aller-retour fissa à gare du Nord, et puis passer l'aprés-midi à la cité.

Dans le train, j'ai le temps de mater les grafs qui ornent les murs le long du voyage. Repérer les nouveaux, remater les anciens, se souvenir de ceux qui ont été effacés, les nouveaux endroits libres... Celui que je préfère c'est un, quand tu t'approches de gare du nord, c'est un bonhomme habillé en casquette et jean large, la gueule bien défaite, des pikouzes aux bras avec comme seul commentaire : juste un gamin qui grandit... Je le mate tout le temps celui-là. Il me touche. Moi aussi je suis un gamin qui grandit. Je suis plus un gamin d'ailleurs, pas eu le temps de le rester. C'est comme ça quand t'as pas un cocon pour y rester, faut se débrouiller et personne te fait de cadeau. Juste un gamin qui grandit... et je sais vraiment pas ce que je vais devenir.

Descente du train. Bousculade. Je passe les portillons qui délimitent les quais de banlieue. La zone des pas perdus, puis les quais des grandes lignes. Gare du Nord. Y a plusieurs relais H par-là, c'est ce qui m'intéresse. Je mate les magazines, les journaux, j'aime bien. Dans ma

ville, y a pas beaucoup de choix chez le marchand, sorti de *France football* et de la *Gazette du 95*. Je descends ici de temps en temps. Je cherche les magazines de pera, paraît que *Get Crazy* est en kiosque maintenant.
Je mets deux magazines dans mon jean, contre mon ventre. En partant je passe devant les journaux en papier pourri. Tous les titres sont en rapport avec l'offensive militaire, bientôt, là-bas. "Saddam on l'encule !", ou du genre. C'est la grande coalition, tout le monde se doit d'être d'accord. J'ai pas tout suivi, il a fait un coup de pression à un autre pays, je crois. Comme si nous de la cité bleue, on annexait la cité blanche. Mais bon, ça resterait les mêmes cités. Dans ce flot de journaux qui disent tous la même chose, y en a un qui titre contre la guerre. Je le mate un peu. En pleine page y a des photos, des photos officiels de l'ONU, des dégâts des bombes qu'ils balancent depuis des semaines. Des trucs pas beaux, des souffrances de quidams. Je l'achète quand même, lire un peu ça, ça me rend curieux.
Bon, je replie vers les quais de banlieues. Mission accomplie, les horaires de train affichées, je vais attendre un peu.
J'aperçois un gars que je connais, ma mémoire cherche un peu, ouais c'est un gars des quartiers pas loin de chez oim. Un peu plus grand, doit être au lycée. Il est adossé, en train de géman un merguez-frites. Je passe devant lui.
-Bien ?
-Ouais tranquille.
-Tu prends le prochain train ?
-Non je vais traîner et toi ?
-Je replie, j'ai plus rien à faire ici.
-T'as pécho *Get Crazy*...
-Ouais.
On va pouvoir traîner un peu dans la gare avant de se séparer. Tiens je vais lui demander comment c'est le lycée.

-T'es au lycée maintenant ?
-Hum.
-Ça se passe ?
-Pff, c'est plus grand, y a plus de monde, mais c'est la même merde.
-C'est sûr.
-Et puis les meufs ont plus de formes.
-Hum, t'y glandes quoi ?
-Je gagne du temps...

###

Lundi, retour au collège. Putain, pourquoi les week-ends ça dure deux jours, et l'école cinq ?
Y a une carotte là quand même.
On traîne dans la cour, c'est bientôt la fin de la récréation.
-Bon les mecs, je viens de me renseigner, la prof de math a cour avec les cinquièmes 7, de 4 à 6, ce soir. On peut se faire sa caisse à cinq heures.
-Ouais ce midi j'irai chercher la batte de base-ball de mon grand frère.
-OK, qui c'est qu'est partant ?
-Ça marche.
-OK.
On est quatre sur l'affaire, j'y ai pensé tout le week-end. Ce soir, on attendra que le flot des élèves soit parti. À 17 heures y aura plus grand monde et le soir tombe...

Bon ça a sonné, je remonte vers la salle de cours. je sais même pas c'est quoi comme matière, je vais poser mon cul au chaud sur une chaise. À peine rentré et installé, y a un pion qui se pointe, il demande Ndumbé Kodia. C'est moi.

-Ouais chui là.
-Une convocation.
Il me la tend. Je me demande c'est quoi, je mate ça. Convocation avec l'assistance sociale, c'est quoi ces conneries. Je lui dis vite fait :
-Heu moi à 17 heures, j'ai cours.
-T'y vas quand même, pour une fois ton absence sera justifiée.
Et il se casse. Il en a rien à foutre, l'enculé.

Ça y est il est 17 heures, on sort du collège et on va direct vers le parking. Il est entre le collège et le stade de foot. Un endroit tranquille. Karim a ramené la batte de base-ball de son grand frère.
-C'est laquelle ?
-La rouge au fond.
C'est bon, y a personne, on se dirige vers la voiture de la prof de maths.

C'est l'heure de ma convoc', je lâche mes potes et me dirige vers le bureau de l'AS, près du CDI, au rez-de-chaussée. Je me demande d'où ça vient, un prof qui s'est plaint, ou qui fait du zèle et à parler de moi à l'assistante sociale. Ou ça vient de plus haut, du censeur, du proviseur ? Mais pourquoi ?

On est autour de la voiture. Karim a la batte à la main. J'éclate le rétro dans un grand coup de pied, comme une putain de reprise de volé. Karim abat ses coups de batte sur l'aile avant droite. Les potes balancent des coups de schlapes à l'arrière de la voiture.

Je frappe et rentre.
-Bonjour... Ndumbé Kodia ?
-Bonjour madame.
-Vas-y assied-toi.
Je m'exécute, mais j'ai vraiment pas confiance. De toute façon, c'est à elle de commencer les hostilités.
-Bon, je t'ai convoqué pour discuter un peu de ta situation.
-Ha ouais...
De quoi elle veut parler, ma situation, c'est la même que tous les mecs ici. Elle veut faire quoi avec sa gueule de je-tire-les-ficelles-regardez-moi-je-sais-ce-qu'il-faut-faire.
-Bon dit-moi comment ça se passe au lycée ?
-Ça se passe comme ça peut se passer.
-Tu as des difficultés ?
-Vous connaissez mes résultats.
-Oui, c'est pas brillant, et dans tes relations ?
-Quoi, ça va !
En fait, elle fouine, je vois pas ce qu'elle veut me faire dire. De toute façon, je suis pas disposé à discuter.

On s'acharne sur cette caisse. À chaque coup, c'est les petits rictus de mépris qu'on renvoie. C'est les obligations, les vexations, les réorientations, les menaces, les "vous vous mettez sur une voie de garage" auxquels on répond.

Un pote ramasse une grosse pierre, et la lance sur la vitre arrière. La vitre explose. Karim se déchaîne, à grands coups de batte il descend la pare-brise. Ça c'est pour la réflexion sur les chiffres arabes qu'il avait pas appréciée.
Farid sort son schlass, il lacère et crève les quatre pneus d'un geste rageur. Sur le siège arrière il y a une peluche, sûrement à la môme de la prof, il la prend et et s'acharne dessus à coups de couteau puis la jette à terre.



-Effectivement, je connais tes résultats, on m'a parlé de toi, de ton attitude et aussi de tes fréquentations.
Ah, on y est. Y a des reproches à faire, comme d'hab. Mais je sens qu'il y a autre chose qui pointe. Moi je mène ma barque, entre l'école et le reste. Je suis pas un saint, mais je trouve que je me débrouille bien. Et j'aime pas qu'on me cherche des poux dans la tête. Surtout quand c'est une AS que je connais de nulle part.
-De quoi vous parlez exactement ?
- Je sais que chez toi c'est pas facile, entassés les uns sur les autres. Qu'en étant agressifs avec tes copains, vous êtes sur la défensive. Je voulais te parler de la pente sur laquelle tu t'es entraîné...
Putain, comment elle me parle, elle choisit ses mots pour m'humilier, et nous juge, vite fait, de haut.
-Ndumbé, il y a des règles. Et il faut savoir les respecter. Si tu les respectes, tu pourra faire ce que tu veux.
C'est un peu contradictoire, mais je lui fais pas remarquer. Ce que je remarque, c'est que cette discussion, c'est un peu comme un étau, si je bouge trop il se resserrera.

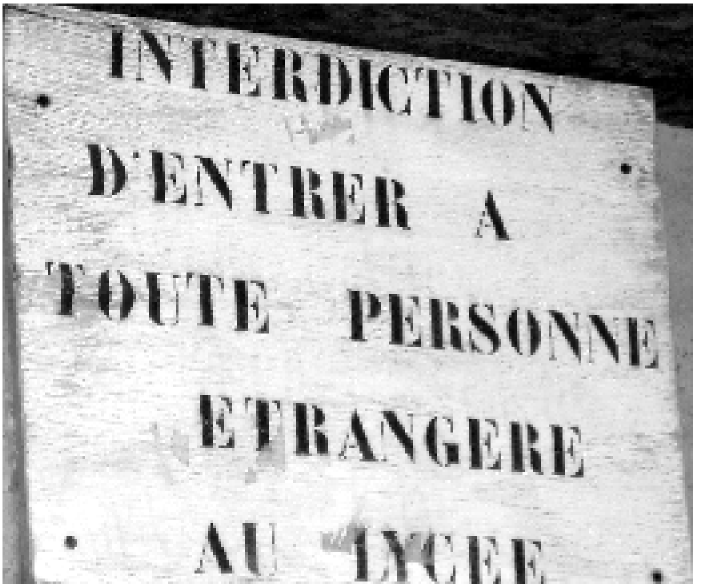
Je prends la batte des mains de Karim, et j'éclate chaque vitre encore debout. Je me venge, après avoir montée la violence sort de partout, putain toute cette haine. Ne pas avoir d'espoir, rien à gagner. Défoncer cette voiture. Etre un moins-que-rien, tiens prend ça. Notre crasse intellectuelle, rendre chaque coup.
Chez mon père j'avais pris une bouteille de white-spirit, au cas où l'on serait bien chauds. C'est le cas. Je la sors de mon sac. Avertissement travail. Je la vide sur les sièges. Avertissement conduite. Et craque une allumette, la balance par la fenêtre.

-Tu ne peux pas continuer comme ça, on ne peut t'aider que si tu y mets du tien.
C'est ça, mais j'ai rien demandé. Laissez-moi rouler ma bosse, et occupez-vous de vos affaires. C'est facile de donner des conseils, de son côté du bureau. Avec sa petite vie, ses petites règles. Et tout le monde devrait rentrer dans ses petites cases, celles qu'elle a apprises dans ses écoles. Je sens la haine monter en moi. Faut que je la contienne.
-Je vous demande rien.
-Tu ne t'en sortiras pas comme ça. Après l'école, ce n'est pas que des profs ou des assistantes sociales que tu verras.
A croire qu'elle est au courant de ma garde à vue de la semaine dernière, tout ça ne mène à rien et j'ai vraiment envie de me natchave.

Maintenant on file fissa, passe par les terrains de foot. Une fois à bonne distance on se retourne, des fumées noires s'échappent. On sourit tous. On rentre direct à la cité, là on sera tranquille, personne viendra nous chercher.

-Alors tu n'as rien d'autres à me dire ?
-Ben non.
-Il faut grandir Ndumbé
-C'est ce que je fais tous les jours, madame.
Je lui dis ça en me levant, l'entretien est terminé. J'ai rien craché et elle a tourné autour du pot. Je me dirige vers la porte.
-Au revoir tout de même.
-Ouais.
J'ai le main sur la porte, c'est plus la peine de rien demander. Je sors, "il faut grandir", connasse. Tu crois quoi, je me suis déjà bien forgé et je n'attends rien de toi. J'attends rien de personne. J'ai la vie devant moi et je la boufferai. Je surveille mes arrières et cultive la discrétion. "Il faut grandir", tu crois que j'ai le choix. Y a que le bizness qui marche au quartier, me fais pas chier avec ton école. C'est pour amuser la galerie. "Il faut grandir", tu me prends pour un gamin. Ouais, on grandit mais on a pas le temps de vieillir.

-Putain on se l'est bien faite, sa caisse !
-Sur la vie de moi, la gueule qu'elle va faire en sortant !
-Y a pas moyen, ils vont être fous !
-Ouais, et la prochaine fois, c'est cette putain d'école qu'il faudra cramer !



Des milliers de voitures cramées, les transports, les mairies, les commissariats et autres infrastructures de l'Etat ou para-étatiques attaqués... Des millions de dégâts... Un coup de gueule comme on en avait que trop rarement entendu... Et beaucoup de commentaires, surtout de ceux qui ne voient que ce qu'ils veulent voir. Ici, fragments de ce qui s'est passé entre le 27 octobre et le 15 novembre. Fragments puisque ce n'est que ce que l'on a plu glaner, ici et là. Fragments d'une révolte, d'un feu qui couve...

"Je m'étais barré. En haut de la colline, je m'étais assis par terre et je l'avais regardée brûler. Les fenêtres dégorgeaient une fumée noire, le ciel était plein de flammes et d'étincelles. J'entendais déjà les sirènes. Les flics, les pompiers, toute une foule de gens regardaient crouler la baraque. Je m'étais assis par terre et je l'avais regardée brûler, cette putain, en fumant mes Lucky Strike, avec un large sourire – je m'étais bien éclaté. Je supose que j'étais un sale voyou depuis le début. C'était en regardant crouler cette sale école que j'avais pour la première fois compris combien j'avais de haine, et comme c'était bon de la laisser s'exprimer."

James Carr, *Crève*.

Jeudi 27 octobre 2005.

Nuit d'émeutes à Clichy-sous-Bois, après la mort de deux gamins coursés par la police ; un centre commercial est attaqué, une école, la poste et la mairie de Clichy-sous-Bois sont caillassées.

Vendredi 28 octobre 2005.

Tirs à balles réelles contre un car de CRS à Clichy-sous-Bois.

Samedi 29 octobre 2005.

Marche silencieuse à Clichy-sous-Bois, les représentants religieux, associatifs et le maire appellent au clame et à la "dignité". Le soir, les heurts s'étendent à Montfermeil.

Dimanche 30 octobre 2005.

Le garage de la police municipale de Montfermeil est incendié.

Lundi 31 octobre 2005.

Vers 21 heures, un cocktail Molotov est lancé en direction du PC des forces de sécurité à Clichy-sous-Bois.

Mardi 1er novembre 2005.

Les affrontements avec les forces de l'ordre se poursuivent à Clichy-sous-Bois et dans les villes avoisinantes.

Mercredi 2 novembre 2005.

Jet de cocktails Molotov sur une grande surface d'ameublement à Bondy, qui part en flammes. Des CRS essuient des tirs à balles réelles à La Courneuve. A Aulnay-sous-Bois, quartier du Gallion, un poste de police de jour est saccagé. Toujours dans ce quartier, la voiture d'une équipe de France 2 est retournée et brûlée. Un concessionnaire Renault est incendié ainsi que deux classes d'une école primaire. Au Blanc-Mesnil, un gymnase est incendié, une maison publique et un lycée sont dégradés. Deux cocktails Molotov sont lancés sur un commissariat à Antony. Le centre commercial Bobigny 2 est vandalisé, une voiture est incendiée devant la préfecture. Une banque est incendiée à Sevran. A Saint-Denis, les forces de l'ordre essuient un coup de feu. A La Courneuve, un local d'Eurocopter est la cible de cocktails Molotov. A Pau, un bureau de poste est endommagé.

Jeudi 3 novembre 2005.

Un entrepôt de moquette de 15 000 m^2 est incendié à Aulnay-sous-Bois dans la zone de Garonor. Le palais de justice de Bobigny est la cible d'engins incendiaires. Au Bourget, un entrepôt est incendié. Des CRS sont la cible de tirs au pistolet à grenaille à Neuilly-sur-Marne. A Stains, une salle de classe d'école primaire est incendiée, la voiture du maire PCF subit une tentative d'incendie pendant qu'il discute avec un groupe de jeunes, au quartier du CLos Saint-Lazare. A Saint-Ouen, un entrepôt est incendié et un magasin de sport est pillé. La mairie de Noisy-le-Sec est la cible de cocktails Molotov. L'entrepôt de bus de Trappes est incendié, détruisant 27 véhicules. A Mantes-la-Jolie, c'est la poste et la Sécurité sociale qui sont prises pour cible. A Villiers-le-Bel, un supermarché est pillé, alors qu'un poste de la police municipale est attaqué à La Queue-en-Brie et un centre culturel à Villetaneuse.

Vendredi 4 novembre 2005.

Plusieurs véhicules sont incendiés sur le parking du centre commercial Bobigny 2, véhicules appartenant à des fonctionnaires du tribunal tout proche. Vol du matériel informatique dans un tribunal d'instance en Seine-Saint-Denis, ce tribunal sera ensuite incendié. Une école est partiellement détruite à Brétigny-sur-Orge, un espace culturel à Torcy. Un cocktail Molotov est lancé sur le commissariat de la place des Fêtes, Paris 19e.

Samedi 5 novembre 2005.

Six véhicules d'EDF sont incendiés dans un dépôt à Roubaix. Une salle pour les jeunes est incendiée dans l'agglomération de Bordeaux. A Bègles, c'est une voiture municipale et une autre salle pour les jeunes. Au Mirail (Toulouse), une concession automobile Renault est endommagée. A Aubervilliers, un entrepôt de textile prend feu, une crèche est incendiée à La Courneuve ; à Montreuil, c'est un Leader Price et un concessionnaire automobile. Un bureau de poste est incendié à Villetaneuse. La vitrine et la porte d'entrée de la permanence UMP à Fontenay-sous-Bois sont brisées. Un McDonald's est défoncé par une voiture-bélier à Corbeil-Essonne. A Nantes, début d'incendie dans une maison de quartier. Incendie d'un Monoprix à Grigny et d'un centre socio-culturel à Rosny-sous-Bois.

Samedi 5 novembre 2005.

A Evreux, un centre commercial, un bureau de poste et deux écoles sont vandalisés ou incendiés. Deux écoles sont incendiées à Grigny, ainsi qu'une usine de recyclage de papier. A Orléans et Montargis, des cocktails Molotov sont envoyés contre des magasins. A Guenange, un dépôt de bus est incendié, ainsi qu'à Montceau-les-Mines. A Pau, tentative d'incendie des locaux de l'ANPE. A Laval, un local d'aide sociale du conseil général est incendié. A Toulouse, quartier du Mirail, une école, un collège et quelques commerces sont endommagés. A Rouen, une voiture-bélier est lancée contre un commissariat. Jet de cocktails Molotov contre la permanence UMP de Pierre Lellouche dans le 9e arrondissement, à Paris.

Dimanche 6 novembre 2005.

Une annexe de la mairie d'Orléans et une voiture de police sont la cible de jets de pierres, en plein jour. Destruction du gymnase Armand-Desmet à Clichy-sous-Bois. Une jour-

naliste de la chaîne KBS TV (Corée du Sud) est agressée à Aubervilliers. Un McDo est détruit à la voiture-bélier à Corbeil-Essonne. Incendie d'un Monoprix à Gagny, d'une médiathèque à Noisy-le-Sec et d'un centre socio-culturel à Rosny. Incendie et destruction d'un poste de police à Evreux ainsi que d'une mairie annexe. Tentative d'incendie de l'ANPE dans le quartier de l'Ousse des Bois à Pau. Une école maternelle est incendiée à Saint-Etienne. A Perpignan, une voiture-bélier est envoyée contre la façade d'un commissariat de jour, dans le quartier du Moulin à Vent. Un incendie ravage le studio de production télé d'Asnières-sur-Seine, où se trouvait une partie des décors d'une série de TF1.



Lundi 7 novembre 2005.

Gymnase incendié à Villepinte. Deux écoles incendiées à Lille et près de Valenciennes.Une bibliothèque carbonisée à Béthancourt, une boulangerie et un supermarché à Nantes. Des concessions Renault et Toyota incendiées à Brest et Metz. Véhicule-bélier contre un poste de police à Rouen, tentative d'incendie d'un autre à Clermont-Ferrand, jet de cocktails Molotov à Beaucaire.

Mardi 8 novembre 2005.

A Arras, deux grandes surfaces sont incendiées. Deux journalistes russes molestés. Un local de *Nice Matin* endommagé à Grasse. Tentative de pillage d'un supermarché à Marseille.

Mercredi 9 novembre 2005.

Une école maternelle est détruite à Belfort. Incendie d'un transformateur EDF à Vallauris.

Jeudi 10 novembre 2005.

Une cantine scolaire subit le sort des flammes à Villeneuve-d'Asq. Un poste de police, deux écoles, un collège et une mairie sont la cible d'incendiaires. Des véhicules de police ont été incendiés dans l'enceinte du palais de justice de Bordeaux. Onze policiers blessés à Lyon.

Vendredi 11 novembre 2005.

A Anderlecht, tentative d'incendie d'une école. A Pau, quartier de l'Ousse des Bois, un restaurant est dévalisé puis incendié. Incendie d'un transformateur EDF à Angoulême, et un distributeur de billets est totalement détruit. Coupure d'électricité à Gonesse. Manif pour condamner les violences sur le champs de Mars, à l'appel d'un collectif rassemblant 1 620 associations : 200 personnes dont le comique Dieudonné.

Samedi 12 novembre 2005.

Un magasin de hi-fi est incendié dans la zone commerciale de Toulouse-Blagnac. A Rambouillet, ce sont des magasins de meubles, et une garderie à Savigny-le-Temple. Six cocktails molotov sont jetés dans la cour d'un commissariat à Maison-Alfort, incendie d'une école à Rennes, un transformateur neutralisé à Amiens. Des écoles sont incendiées à Carpentras et Aix-en-provence. Incendie d'une station-service dans le 19e arrondissement de Paris.



Nicolas Sarkozy se rend sur les Champs-Elysées en début de soirée ; situation houleuse et tendue, des jeunes se rassemblent au cri de "Démission !" Dans le centre-ville de Lyon, des jeunes s'affrontent avec la police place Belcourt.

Dimanche 13 novembre 2005.

Une école maternelle est prise pour cible dans le quartier de la Reynerie à Toulouse. A Carpentras, une maternelle est endommagée. Une grande surface est incendiée à Blagnac. Incendie d'une école à Halluin, et d'une salle de sport à Faches-Thumesnil. A Montbéliard, incendie d'un bâtiment abritant des associations. Cinq policiers blessés par l'explosion d'une bouteille de gaz à Grenoble.

Lundi 14 novembre 2005.

A Bourges, incendie d'un local associatif. Des bouteilles d'acide sont jetées sur la mairie de Pont-l'Evêque, un collège est incendié à Grenoble et un local d'éducation à la santé à Châlons-en-Champagne. Un véhicule est projeté contre un local de police désaffecté à Romans-sur-Isère. Garages incendiés à Saint-Fons et Vitry-le-François.

Engins incendiaires lancés contre la trésorerie principale de Bobigny, un transformateur EDF à Clichy-sous-Bois, une crèche à Cambrai, l'office du tourisme de Fontenay-sous-Bois et un dépôt d'autobus à Saint-Etienne.

Mardi 15 novembre 2005.

A Pointe-à-Pitre, des coups de feu sont tirés sur la police dans le quartier du Carénage où un barrage avait été érigé.

IL FERA SI BON MOURIR

par Boris Lamine

extrait de *Il fera si bon mourir*, Boris Lamine, Pas même t'y crois production. 2006.

ACCOUDÉ AU COMPTOIR. J'ai appris ce geste ici. Un truc que l'on faisait jamais. Les bars, c'était catalogué pour les Français, et les vieux. Les papas, comme on disait. On y mettait jamais les pieds. Et moi non plus.
À Paname, je me suis mis à rentrer dans les cafés. Ceux qui me plaisent, dans lesquels je traîne, c'est ceux tenus par les Kabyles. Ici, pas besoin de consommer pour être accoudé et discuter. C'est rare dans ce Paris devenu une immense galerie marchande. Là, je suis à La Pistache - un petit bar dans un quartier de tricards, avec juste un baby au milieu de quelques tables - le seul où j'ai pris des attaches. C'est à cause de Kader, le tenancier. Il a deux sujets de prédilection : le foot et le cinéma. Alors moi, je critique la JSK, juste pour faire chier. Et je parle ciné, mais que des films que je n'ai pas vus.
– Alors Ndumbé, qu'est-ce tu me racontes aujourd'hui ?
– Qu'est-ce que je pourrais raconter à un vieux comme toi, qui en a déjà trop vu ?
– Ah, tu m'aides pas là, mon fils.
C'est vrai, peut-être dit comme ça, c'est pas sympa. Ce vieux retraité, je le retrouve toujours ici dans ce bar. On a appris à se parler. C'est pas toujours évident. Il est venu ici en sortant du maquis de Kabylie. Je l'imagine fier et ardent, en traversant la Méditerranée. Venu en France pour trimer. Et pour ça, il a été gâté. Travail à la chaîne, la France produit, elle a besoin de main-d'œuvre. La France est généreuse en ces temps-là, les milliers de bras qu'elle a laissés dans ses colonies peuvent venir, se faire exploiter ici. Il y a des routes, des villes à construire. Il y a le fleuron industriel à maintenir.
Mes parents aussi sont venus, de plus au sud que le vieux Massinissa. Pas connu les bidonvilles dans lesquels il a vécu, on a directement logé dans les villes toutes faites que lui et ses frères de galère ont construites. Alors quand on discute, c'est rarement très clair, mais c'est un peu ces parcours croisés qui se chevauchent.
– Alors monsieur Massinissa, la retraite est touchée ? Tu peux me payer une tournée !
– Petit con, de toute façon c'est pas Kader qui va nous faire chier. Ressers-toi. Et puis ça vaut bien ça, je pars quelques mois au bled, dans mon village, dans ma montagne.
– Toujours les aller-retour.
– Qu'est-ce que tu veux, après toutes ces années, va savoir où je suis vraiment.
– Bon, comme à chaque absence de ta part, je me demande qui va dominer au domino.
– Bof.
– Et avec qui je vais jouer aux échecs, moi qui ne sais pas jouer.
– Tiens, on va s'en faire une. Mais pour ce coup-ci, on ne nommera pas ça une partie d'échecs, mais de victoire !
– D'accord...

La télé s'est allumée, pour débiter des conneries ; t'imagines bien. Ici, une fois que tu as tes habitudes, c'est un peu comme ton salon. Faut dire qu'avec les clapiers, dans lesquels on doit vivre, à Paris, t'as vite fait de sortir. Trouver une deuxième maison. Et puis le silence des fenêtres fermées, des portes fermées, dans ta petite piaule mal éclairée. J'arrive pas. Je reste jamais dans ma piaule, ne la décore pas, m'en



vais ailleurs. Et puis en change souvent, jamais dans le même quartier. Du coup c'est difficile de me trouver. Et c'est tant mieux pour les huissiers. Il y a donc qu'ici où je passe régulièrement. Ça discute, y a du monde qui va et vient, ça s'engueule aussi, des fois c'est glauque. Mais au moins y a de la vie.

« Journée d'émeutes en banlieue. Des bandes de jeunes ont littéralement envahi un centre commercial. Outre d'importantes dégradations, ces hordes de jeunes s'en sont prises aux forces de police qui tentaient de faire respecter la tranquillité et la sécurité des bons citoyens venus consommer en ce samedi aprèsmidi... »



Tiens, les images qui défilent sur l'écran me rappellent des vieux souvenirs. Je reconnais maintenant des lieux familiers, cette banlieue qui crame pour le coup, c'est celle d'où je viens. J'ai comme un pincement au cœur. J'écoute les litanies débitées. Que de la propagande. Je comprends et je ressens. Envie de vengeance, envie de violence. Mais je reste calme.

Un spécialiste est invité, universitaire ou conseiller de la violence et de la délinquance, comme quoi nos activités illégales en créent des légales semble-t-il. Et le voilà parti :

« Eh bien, oui, nous pouvons nous inquiéter et avoir peur. Nous observons une défiance quasi systématique vis-à-vis des représentants de l'ordre républicain : police, huissiers de justice... Ces quartiers peuvent être considérés comme en rupture. Ils défient le reste de la société, il est dangereux de se tromper de bretelles d'autoroutes, il faut éviter certaines lignes de RER. Il faut s'habituer, comme image d'Epinal, aux émeutes dans les périphéries des villes, et aux scènes de pillages. »

Et un autre invité, de l'associatif social, de reprendre :

« Il faut reprendre le contrôle des cités, et en s'appuyant sur nos forces armées. Il n'y a plus à tergiverser, il faut leur rentrer dedans, taper fort, les vaincre, et vite. Pour sauver l'État et notre tranquillité. »

Ça se passe de commentaires. Je me suis levé, pour aller vers le comptoir et mieux voir la télé. Ça me fâche, et je comprends que la guerre est déclarée, rien de sous-jacent. J'ai la nausée et la haine quand je vois qu'on nous condamne, et c'est pas nouveau, vos vies ne servent à rien, passez votre chemin. Et il faudrait toujours tout accepter, telle la fatalité.

Un client du comptoir va pisser, il a laissé un papier, qu'il griffonnait. Je le parcours de biais.

Les dizaines ou centaines de milliers de mains-d'œuvre, dont le capital avait besoin lors de sa période de croissance idyllique, ont été pour la plupart logés dans des zones dédiées, généralement à la périphérie des grandes villes. Le prolétariat ainsi concentré est souvent le résultat de migration. Concentré dans les banlieues, les cités, comme tout à chacun se plaît à les nommer ; la deuxième génération ou troisième génération de cette immigration se trouve face aux contradictions du capitalisme moderne. Ces zones de l'utopie urbaniste de l'après-guerre, deviendront des zones de non-droit Ce processus prend forme dans les années quatre-vingt, sans le rouage intégrateur du travail, on délaissera les populations des banlieues baptisées chaudes, s'assurant

simplement que la marmite n'explose pas.

Ah ouais tiens, moi j'y foutrais bien de l'huile sur le feu.

Le République est une et indivisible. Et son idéologie totalitaire. La République française, au discours généreux, offre un moule identitaire et culturel auquel il faut se conformer, de force le cas échéant. Ce moule républicain n'est évidemment pas anodin, il est celui de la soumission, celui de l'ordre social. Qui de méritocratie forme ses élites, et forme quotidiennement de bons prolétaires dociles, prêts à travailler, à être bien productifs aux normes fluctuantes du capital.

Le gars revient des chiottes, il s'arrête pour acheter des cahuètes à trente centimes, ça me donne le temps de continuer sa prose.



Sauf que le capitalisme de la fin du siècle dernier n'a plus rien à proposer aux masses prolétaires des cités. Ou plutôt le travail proposé n'est plus celui assuré et acquis par les luttes ouvrières et la période glorieuse de l'après-guerre. Il est plus profitable et nécessaire d'exploiter des clandestins et sans-papiers, beaucoup moins chers et sans protection.

Le mec commande une nouvelle bière.
– Je me suis permis de lire un peu.
– Ah, c'est loin d'être fini. Tu veux regarder ?
– Ouais.
Il me tend sa feuille.

C'est pour toute une génération, qui a vu ses parents trimer à l'usine, le continu face-à-face avec des murs. Pas de travail, pas d'argent, une vie sociale qui s'atrophie, étriquée dans l'ombre de la société. L'architecture même des villes nouvelles et des grands ensembles relègue à un vase clos. Et l'État ne veut pas plus maintenant que les sauvageons sortent de leur quartier, les sanctions alourdies pour fraude dans les transports en commun en sont l'application concrète. Pourtant on continue à t'assener qu'il faut être un bon Français, qu'il faut y croire et que la société te le rendra, que tes ancêtres sont les Gaulois, qu'il faudra parler sans ton accent, que tu dois avoir honte de tes parents illettrés, etc.

– Ah ouais, pas mal. Toi t'es français, pourquoi t'écris ça ?
– Français, français... C'est avant tout une construction idéologique !
– Hum.
Je reprend ma lecture.

Chaque humoriste à son sketch, c'est un exercice de style pour un journaliste, n'importe quel petit bourgeois cultureux parisien se targue de le connaître ; le jeune de banlieue est une image mystifié et stigmatisé.

Ça me fait sourire, mais je ne dis rien. Là, je reste en caméléon ne sachant quelle couleur prendre.

Face au désir de vivre et au programme d'ennui que propose ce monde, les jeunes prolétaires sont allés de désillusions en désillusions, nourrissant une révolte sous-jacente et une haine de

défiance face au « système ». Cette révolte, traversée de contradictions comme par exemple de vouloir absolument réussir, là où c'est les fondements mêmes de l'organisation sociale qui ont laminé la plupart des protagonistes, n'a eu que peu de formes d'expression. Il y a bien eu la marche des beurs, des explosions plus ou moins violentes du raz-le-bol durant les décennies quatre-vingt et quatre-vingt-dix ; mais rien qui permette à cette révolte de s'exprimer pleinement et ainsi de prendre conscience d'elle-même et de poser ses propres perspectives.

– Eh mec, t'es un révolutionnaire !
– Individuellement, ça ne veut finalement rien dire, c'est un mouvement collectif, on est révolutionnaire dans un moment où tout est possible.
C'est le moment de reprendre une rasade de bière.
– Ouais, quand tu as fini d'écrire ton texte, tu repasses ici me le faire lire...

La télé est passée à autre chose, encore un jeu pour nous faire miroiter je ne sais quoi, une vie meilleure ou plus facile, ou juste un peu d'oubli.
Tiens, voilà les champions du baby-foot qui arrivent. Ça chambre. Matchs endiablés. Pas d'enjeux, mais autant de ferveur que pour la Coupe du monde. Je sors, prendre un peu l'air. En face, au milieu du boulevard, on met en place les piliers pour le marché. De la bouche du métro des grappes sortent, enfin libérées du travail. Chacun vaque, rentre à la maison, ou prépare sa soirée. Et moi, je me demande, c'est quoi nos vies, tout ça pour aller où ? La putain de moi, je ne sais plus où je suis, il m'arrive quoi ?

On peut commander *Il fera si bon mourir* en envoyant un envelloppe affranchi à 1,22 (avec son nom et adresse) à *Pas même t'y crois production* - 17/19 rue des Bauves 95200 Sarcelles.
On peut le télécharger au format PDF à : http://ilfera.internetdown.org/

AU PIED DU FROMAGER *

par3K2N

*extrait de *Au pied du fromager*, 3K2N à paraitre

La matinée venait de s'achever, lorsque je rencontrais un homme vêtu d'un grand boubou bleu. Il était fin, le teint clair et le front fier. Il avait le crâne rasé, ce qui signifiait qu'il avait des croyances différentes des miennes. Il se présenta à moi sous le nom de Samba Fall. C'était un Peul, il allait à Diakoye pour faire du commerce. Pour s'y rendre, il devait passer par Niankitte, alors il me proposa de faire le chemin ensemble. Mon chien agrippa mon pagne par la gueule pour m'inciter à le suivre, mais, le Peul m'expliquait qu'il y avait un itinéraire plus court que celui que je voulais prendre. Samba avait beaucoup voyagé, il connaissait les Sérères, les Lébous, les Mandingues, les Wolofs et surtout les Blancs. Il disait que les Blancs étaient des hommes fantastiques. Bien sûr, ils avaient des manières curieuses, mais, même si au premier abord ils peuvent sembler grossiers, ils avaient beaucoup à apprendre aux hommes de ce pays. Samba me confiait que même lui, qui avait pourtant énormément sillonné le monde, était médusé devant toutes les belles marchandises que possédait le Blanc. Selon lui, c'était une bénédiction de côtoyer les Toubabs parce que ceux-ci avaient de la richesse et du savoir à nous faire partager. Samba m'apprenait que les Blancs construisaient à travers tout le pays, des maisons dans lesquelles les enfants noirs pourraient apprendre à devenir des enfants blancs, et des demeures dans lesquelles les maux des Noirs pourraient être soignés grâce à la magie du Blanc. En moi-même, je me demandais ce qu'il y avait de si merveilleux à ce que des enfants noirs deviennent blancs, et je doutais que la magie de ces gens-là soit aussi puissante que celle des Noirs, sinon que feraient-ils dans notre pays.

Comme il devait prier son Dieu, Samba Fall me proposa de faire une halte. De toute façon, nous étions à Sindian, tout près de Niankitte. Le Peul s'éloigna de moi et disparut dans la forêt avec sa nappe pour exécuter les rites propres à ses croyances. Moi, je m'asseyais tout près d'un fromager pour boire et me reposer un peu. Dioukère vint s'installer près de moi. Tous deux attendions Samba, et celui-ci tardait à revenir. Puisque toutes mes pensées allaient à Maléguène, je commençais à m'impatienter. Je ramassais ma lance, et, au moment où je m'apprêtais à me lever pour aller rechercher le Peul, des hommes surgirent de toute part. Ils pointaient leurs fusils sur moi et ils criaient dans une langue qui m'était inconnue. Je ne réalisais pas se qui se passait. Les hommes continuaient de crier, ils avaient l'air fou. Ils étaient quinze, habillés de manière étrange. Je venais de m'apercevoir qu'un Blanc était avec eux. Quand ce dernier prit la parole, tous se turent. Puis, l'un des guerriers m'ordonna dans la langue des Sérères de lâcher ma lance. Les guerriers continuaient à me menacer avec leurs fusils. Je n'avais que ma lance, j'étais seul, et pourtant, ils avaient l'air terrifié. Le Sérère répéta son ordre. Me rappelant le serment que j'avais prononcé de ne jamais faire de mal à un semblable, je devais m'exécuter. Je lâcha ma lance, l'un des guerriers la ramassa et la jeta au loin. Puis, je leur demandais de m'expliquer les raisons de leurs actes. Le Blanc reprit la parole et le Sérère paraissait traduire son langage. Le sérère disait qu'une loi ordonnait aux Noirs de plus de dix-huit ans d'incorporer l'armée des tirailleurs sénégalais pour combattre hors du pays pendant la durée de la guerre. Puisque je leur donnais l'impression d'avoir plus de dix-huit ans, je devais les suivre. J'avais beau tenter de leur expliquer que je devais me marier et que Maléguène m'attendait, ils ne voulaient rien com-

prendre et ils me demandaient de me taire. Dans la cohue, Dioukère se précipita sur l'un de mes assaillants pour le mordre. Ce dernier fit feu, une terrifiante détonation retentit. Le petit chien, pour la première fois, aboya. Dioukère était étendu par terre, le sang jaillissait de son corps. Je me suis jeté sur le petit chien agonissant, mais, toute ma peine ne pouvait plus l'arracher aux bras de la mort. Les guerriers se ruèrent sur moi avec des chaînes, ils me les attachèrent aux pieds et aux mains. Lorsque ce fut fait, on me passa autour du coup une sorte de longue fourche à l'aide de laquelle on me forçait à avancer. Je regardait une dernière fois la dépouille de mon compagnon. Je ne comprenais rien de tout ce qui se passait. Qui étaient les tirailleurs sénégalais ? Contre qui combattaient-ils ? Quelle était cette guerre à laquelle on voulait m'obliger à participer ?

J'avançais, captif, jusqu'à la nuit tombée. Lorsque nous arrivâmes dans ce qui devait être le camp de mes geôliers, on m'enferma dans une cabane de deux pas de côté, toute en tôle. Une odeur épouvantable de sueur, d'urine et d'excrément régnait à l'intérieur. Ma nuit fut tourmentée par la disparition de Dioukère, par la pensée que Maléguène m'attendait, et, par le fait, que je ne pourrais peut-être pas la revoir avant longtemps. Le jour se leva, la faim s'empara de mon ventre. Le soleil de midi cognait contre les parois de ma prison et me faisait presque oublier mon inanition. La chaleur extirpait de la sueur par toutes les parcelles de mon corps. La soif se substituait à la faim. Peut être allais-je mourir là. À l'extérieur, j'entendais des cris et des coups de feu, je tapais contre les cloisons mais personne ne m'entendait. Affolé, je réunissais mes dernières forces pour tenter de percer la tôle. Après de maints efforts, je m'évanouissais.

Lorsque je revins à moi, j'étais nu et un homme versait un seau d'eau sur moi. J'étais couvert de terre, de vomi et d'excréments. L'homme me tendit du savon, puis de l'eau et des vêtements. Ensuite, il m'emmena dans une baraque, dans laquelle je pus enfin boire et manger. Après m'être restauré, le Blanc et le Sérère qui m'avaient capturé vinrent s'asseoir face à moi. Le Sérère continuait de traduire ce que disait le Toubab. Le Blanc s'appelait Ieutounant Manchin, il était désolé de la manière dont on m'avait traité mais il fallait que je comprenne qu'il n'avait pas le choix. Ieutounant disait que mon pays était en guerre depuis un an contre un ogre puissant qui voulait la fin du monde. Il prétendait que la patrie c'est comme une mère. Il affirmait que notre mère à tous s'appelait Lafarance, et, que notre mère, qui veut le bien de tous ses enfants, nous offre l'immense honneur de pouvoir mourir pour elle. Enfin, il hurlait qu'il était de mon devoir de prendre les armes pour tuer les guerriers de l'ogre. Le Sérère devait très mal traduire ce que disait le Toubab parce que je ne comprenais toujours rien. Alors, je leur répondis ceci :

Ô Ieutounant ! d'une part, quel que soit l'art de tes ancêtres, je pense que tu ne t'es pas montré digne de lui. Je pardonne le traitement que tu m'as imposé, mais je te somme de réparer le meurtre de mon chien. D'autre part, j'ai l'impression que je ne suis pas l'homme que tu cherches. Je me nomme Kadiom, je suis de Sédhiou, je suis fils de chasseur et chasseur moi-même. Je ne suis pas un guerrier, de plus, j'ai fait le serment de ne jamais faire de mal à un semblable. Je suis né sur cette terre, et, si les miens étaient en guerre, je l'aurais su. Ô Ieutounant ! sans vouloir te faire passer pour un menteur, je n'ai jamais entendu parler de ton ogre, mais ce dont je suis sûr, c'est que seul Dieu peut décider de la fin du monde. Je ne connais pas non

plus ta mère. La mienne s'appelle Alinie, elle m'aime et elle veut mon bonheur. Mais, contrairement à ta génitrice, ma mère ne saurait accepter qu'un enfant meure avant ses parents. Ô Ieutounant ! pardonne l'insolence de la vérité qui jaillit de ma bouche, mais ta mère est une femme indigne, et, je crois que pour ton salut et le sien, tu devrais lui désobéir. Si tu le souhaites, tu peux venir avec moi à Niankitte, ma fiancée m'y attend et ses parents te donneront l'hospitalité.
Ieutounant se mit à hurler comme un enfant à qui on aurait subitement retiré le sein. Du sang jaillissait de son visage, était-il vraiment un homme ? Deux guerriers noirs rentrèrent dans la baraque et me saisirent les bras. Ils me forcèrent à m'asseoir sur une chaise, sur laquelle ils me ligotèrent. Je pensais qu'ils voulaient me battre, mais, ce qu'ils me firent était pire que la violence des coups. D'abord, ils défirent mes tresses et pendant que leurs doigts couraient sur mon crâne, je prononçais les noms de mes tresses en découvrant enfin leurs sens.
Jamais ne fais de mal à ton semblable. Cette tresse était la première, parce que c'était le premier serment que j'avais fait dans ma vie. Ce serment garantissait que je ne sois jamais un guerrier. En le respectant, j'avais appris à aimer et à me faire aimer des autres. En le respectant, j'honorais le nom et l'esprit de mes anciens.
La prise d'un autre n'est pas ta prise. Cette deuxième tresse prenait à présent tout son sens. J'étais prisonnier d'un homme qui voulait me faire partager ses passions. Mais quel que soit le bien-fondé de ses raisons, sa prise reste sa prise. Je n'étais pas là lorsqu'il l'a capturée, je ne serai pas là quand il l'achèvera.
Elle t'attend, alors reviens, elle t'attendra alors pars. Cette tresse faisait référence à celle pour laquelle va mon amour. Peu importe la valeur du trésor que je poursuis, si elle m'attend, je retournerai à elle. Peu importe la douleur qu'engendrera la séparation, si je dois partir, je partirai parce que je sais qu'elle m'aime et qu'elle m'attendra.
Sur l'âpre chemin de la dignité, le serment reste fidèle. Malgré les épreuves, les souffrances, les humiliations, lorsqu'un serment est prononcé, il doit être tenu. Si je veux être digne du nom mes ancêtres, je dois rester fidèle à mes serments.
Mes quatre tresses tombèrent une à une. Je comprenais enfin. Que je le veuille ou non, je devais combattre pour une cause et un camp que j'ignorais. Pour que je rentre dans un uniforme, je devais cesser d'être celui que j'étais. Pour que je me plie aux règles, on était prêt à tuer les valeurs que mes parents m'avaient enseignées comme on l'avait fait pour mes cheveux. J'étais face au drame de ma vie. Le destin me donnait le choix entre deux routes. La première me garderait peut-être en vie, ce qui m'offrirait d'autres instants de bonheur au pied du fromager avec Maléguène. Mais ce chemin jetterait le déshonneur sur le nom des miens. La seconde route me donnerait une mort digne, mais elle me séparerait longtemps de ma bien-aimée. Sur l'âpre chemin de la dignité, le serment reste fidèle. Puisqu'elle m'attendra, alors je pouvais mourir. Voilà tout... »

RaDiKaL KrOoNeRz

RyO/GoRdO/KsT/StAmIfF...

RK est un collectif créé en 2003 autour d'une envie commune de faire du rap et de diffuser un message essentiellement anticapitaliste, donc contre tout ce qui en découle... les prisons, le travail, le racisme, les keufs, la thune, etc.
C'est dans cet optique que RK a accepté l'invitation sur ce street CD...
Les dernières émeutes n'ont fait que montrer une fois de plus la faillite de l'Etat et de son système, mais aussi la manipulation médiatique (habituelle, certes...) destinée à entretenir la peur collective à l'égard des jeunes (qu'ils soient noirs, bleus, verts ou blancs), des pauvres, des gens bizarres quoi ! La création de médiums comme ce support permet de tenir des discours préservés de toute censure et d'amener des témoignages non modelés et non formatés. C'est aussi pour cela que RK soutient ce recueil et ce street CD... RyO pour RK.

radikal.kroonerz@free.fr | http://rk.kroonerz.free.fr/

SINGE DES RUES

Conscients que la musique ne pourra jamais suffire à changer quoi que ce soit, c'est pourtant elle qui nous permet de cracher ce qu'on est quotidiennement obligés de retenir, la rage intime qui nous constitue plus que ce que ce monde nous impose.
C'est à cette rage qu'on reconnaît les nôtres et c'est sur elle que se fondent nos rencontres. On la braille dans un micro pour toucher ceux et celles qui s'y reconnaissent et se renforcer mutuellement. Parce que les seuls espaces de liberté possibles sont ceux que l'on prend, vole ou crée. Ça ne va pas plus loin que ça.
Baise les artistes.
C'est ce qui nous a motivés à participer au projet C7H16.
Ça et l'évidence d'une solidarité de fait avec les émeutiers. Parce qu'on est du même côté de la barricade...

APE, groupe de Noisy-le-Sec formé en 2003. Démo autoproduite "Singe des rues" sortie en 2005.

Contact : singedesrues@no-log.org
http://singedesrues.internetdown.org/

SCHERZO

Kinshasa, son interminable période de transition... La Grande Borne, et la misère d'une cité du 91... Congo : de Brazzaville à la forêt du Pool… Abidjan, face aux forces armées françaises... Et enfin Paname, capitale des droits de l'homme...
Dans tous ces lieux, la jeunesse a pris conscience et partout suinte le même ras-le-bol, la même odeur de bitume cramé. Les mêmes affrontements avec les pouvoirs en place, la même envie de donner un coup de pied dans la fourmilière. Donc, tandis que certains manient les cocktails Molotov, moi, ne sachant manier que les mots et le beat, je m'efforce à ma manière d'incendier tout ce qui a le mérite de l'être.
J'apporte ma vision d'artiste blédard à ce street CD. Finalement, une voiture, que ce soit dans une cité française ou au fin fond d'un pays africain, elle crame de la même manière.
hhconcept@internetdown.org | http://scherzo.internetdown.org/

S.KILLA

C7H16

Originaire de Sarcelles, le groupe S.killa est créé en 1998 et se compose de trois artistes : Milté, Face-E, Mac D.
Ce groupe a tenu à participer à ce projet dans la mesure où certaines idéologies politiques ne correspondent pas à la réalité. La discrimination, le chômage, le racisme, toutes ces choses correspondent à notre réalité, pourquoi s'en prendre à la cible lorsque le tireur est présent ?
Sarko, sache qu'on n'éteint pas un incendie avec de l'huile.
"J'vote pas, pour l'instant mon couteau j'aiguise."

B R A S E R O

Quand l'ennui nous terre/ quand l'avis des autres nous enterre/ quand le stress persévère/ quand on déferre nos sœurs et nos frères/ quand il nous reste qu'une seule vision d'la vie/ taf ou parloir à vie, ouais ouais/ t'as vu un ciel qui s'dégage par ici ?/ ni dieu, ni maître, ni esclave, ni possee/ RK, une goutte de plus dans c't'océan d'merde/ en attendant que ça déborde et que ça gêne/ si ça gêne, y a pas d'problème, y a pas d'paix/ on noiera les obstacles, en vénères, pas sans frais/ s'il en faut des cramés y en aura, les pires produits d'ce système réunis crois-moi.

REF

File-moi du euf' que j'l'allume mon coco/ ma zonz, ma ville, j'en fais un brasero/ une ligne de feu, d'Bombay à Mexico/ en raya ou en solo, on repart à zéro.

Mélancolique, j'm'agite et pose avec ma clique sur c'beat/ mécanique mais cogite/ multitape claustrophobique/ j'déteste et teste sur rythmiques anthropophagiques et si y a un hic, on s'kick/ l'apparence et l'égo trippent/ quand l'ignorance des médias et des politiques flique/ restent les cendres de c'qu'ils sèment, logique/ La propagande marche mieux que jamais/ l'invasion des jeunes à capuche les effraie/ la rage face à l'oppression/ la haine d'l'interprétation/ la prédation des ragoteurs/ les chaînes et les stations toujours à l'heure/ à l'affût du sensass' pour faire leur beurre, qu'ils crèvent/ Toujours antifa/ il ne sera jamais trop tard pour abattre ces bâtards qu'ils soient en bombers ou en costards/ koSar, tes initiales c'est NS et ça m'rappelle vaguement quelque chose/ la vieille France s'enfonce et on s'étonne/ comme des tonmous ça vote et sans vergogne/ j'l'ai déjà dit mais je l'répète, c'est clair, l'illusion démocrate est un fait/ des caisses brûlent et alors ? La Saint-Jean avant l'heure/ bonne occas' pour la préf' d'nous foutre un hélico sur l'pif/ cassdédié aux émeutiers qui n'attendent plus qu'le temps passe/ Ça fait la une et la presse s'anime/ une seule représentation des victimes/ les honnêtes citoyens devenus piétons, les pauvres commerçants et leurs ruines/ tous participent au capital, qu'ils ne s'étonnent pas d'être une cible remarquable/ pas assez d'banques brûlent à mon goût/ mais d'ma faute mes bras tremblent et mes genoux/ trop conditionné, j'essaie chaque jour d'virer mes perfs/ mais plus facile comme tout le monde d'être déf'...

SARKO

Milté :

J'préfère commettre un braco/ Que serrer la patte à Sarko/ Cet enculé de sa mère m'a rendu alco/ Des soucis, des embrouilles plein le sac/ Des envies de vomir tout niker quand j'croise la BAC/ Je ressens énormément de discrimination/ Donc pas question qu'on s'intègre dans cette nation/ Ils voulaient qu'on se taise/ Préféraient qu'on se baise, qu'on traîne/ Il a fallu du temps pour que l'on comprenne/ La situation est tendue, aux infos pourtant beaucoup de frères ont joué les vendus/ Tu crois qu'j'blague quand j'te dis qu'y a trop de pipots/ Que j'trouve pas de taf à cause de ma couleur de peau/ J'rap fort, le combat continue, souvenez-vous ils ont colonisé tout le continent/ Marianne au nom de la République j't'emmerde/ J'm'en bats les couilles, d'façon j'ai rien à perdre.

Refrain :

C'est pour les grosses brutes /Qui discutent puis s'exécutent/ Un gros uppercut dans ta gueule après une grosse cuite/ Sarkozy, t'impressionne personne/ Remballe tes phrases grosse pute/Excuse-toi pour qu'on te pardonne.

Mac D :

La rue a pris un coup de plus de trop dans la clavicule/ La rage a fait surface, déployé ses tentacules/ C'qui dérange, tout le monde le sait, c'est la couleur de peau/ Le blaz, les origines et mon putain d'argot/ Mon argot dans ma poche quand j'enfile mon starco/ La rage dans ma bouche quand je vois Sarko/ Tu t'demandes pourquoi ça a brûlé/ Car on en a marre, on en a marre de se regarder glander à rien branler/ Ecoute bien quand je cause petit/ Tu viens de la banlieue, tu t'appelles Mamadou, dis-toi que pour toi les portes sont clauses/ Tes diplômes, peu reconnus, ta ville, un peu trop connue/ Alors voilà pourquoi ça a pété bien entendu/ On est boycottés, mis à l'écart depuis le CP, la France nous berce et nous baise mais assez !/Le bitume a la rage et le béton est armé/ Faut tout détruire pour que ça change et mieux reconstruire.

Face-E :

Novembre 2005/ La mèche est allumée/ Après un discours mal placé du ministre de l'Intérieur/ Crois-moi qu'il va s'en passer/ A l'intérieur de nos cités/ Tout le monde est décidé/ Paraît que la racaille va être kärchérisée/ Regarde-les en bas se mobiliser/ Paraît-il qu'ils sont organisés/ Ce soir c'est le RDV des têtes brûlées dans toutes les cités/ Prêts à cramer, infrastructures, voitures, et même du kisdé/ Personne ne sera déguisé / C'est porte ouverte pas d'hésitation/ Certains sortiront même les munitions/ Mais c'qui est sûr c'est qu'on entendra parler d'eux dans les grandes émissions/ J'veux pas me ranger dans un camp, à vrai dire j'en ai rien à foutre/ Mais faut dire que la France est remplie d'hypocrites, de fachos, c'est chaud/ Il va y'avoir du boulot pour les bleus dans les quartiers chauds.

S.KILLA

SINGES DES RUES

ESPRIT DE CAÏN



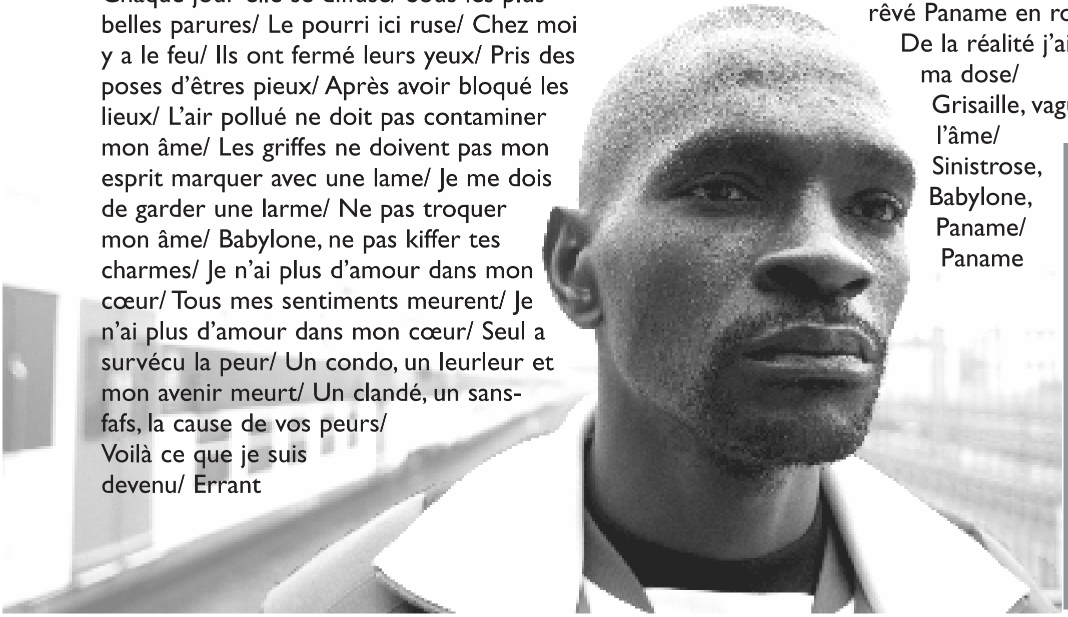
Ici les lois sont criminelles et mettent à genou mieux qu'un crochet/ Le cerveau pris dans l'étau serrer les poings pour pas flancher/ Dès le départ des coups sur les tempes pour faire baisser la tête/ alors ouais je courre après les heures /interné donc solitaire dans la gorge un goût de défaite/
Tu croyais quoi/ la vie dont on rêvait on l'aura pas/ De mauvais choix en coups du sort/ finir la gueule à terre/ Jamais trop baisser la garde/ Les mêmes sur qui compter peu de hasard/
Mate leur monde et ma rage/ Ils croient nous berner, nous calmer par la peur/ tous en cages parqués, otages de leur état/ A quand des matons dans les halls ?/ Prisons bondées avenues cernées/ Alors cocktail contre Flashball/ Mais tu prends du ferme pour une poubelle en flammes/ Contrôles et mandats de dépôt/ face au parquet familles en sursis/
Dis-moi de quel côté l'urgence/
Ecoute les cités hurler aux cris du béton armé. Esclaves de nos vies sous contrainte/ dans des villes sous contrôle où t'es la vis et l'écrou/ le suspect le proc'/ surveille tes proches de près ils sont peut être stups/ troque ta haine tes principes contre les promesses d'un statut stable/ comme si tu passes un pacte avec le diable/ Sois prof, éduc ou flic mais couche-toi/ ferme-la/ ce que l'Etat me dit en substance/ Mort avant l'âge et âme pleine de fantasmes de résistance/ mais bon t'as bien vu l'espoir une drôle de danse quand les porcs tuent/ L'Etat maintient les ennemis hors de portée/ les insoumis parqués dans des taules qui débordent/ je t'avoue largué dans l'époque et ses logiques/ allergique à ses codes ici t'es comme enfermé à l'air libre/ Les experts pondent leurs analyses/ éliminent les interstices d'existence entre les lignes/ alors on vit par intérim/ baise tant qu'on peut leurs interdits/ baisse pas la garde juste met de côté la dérive/ faut pas passer devant la barre/ En étendard la haine de ceux qui nous dirigent/ mais y a que nos carcasses qui se détruisent dans les rares fuites qu'on t'autorise/ et ouais l'étau se resserre, la taule est là qui terrorise, c'est son rôle/ pour ça même t'y déportes des mômes.
REFRAIN
Comme dans un procès à charge tous coupables à leurs yeux/ tous perdants à leur jeu/ t'étonne pas si le béton s'insurge/
C'est pas le sort mais les porcs qui s'acharnent/ la rage sur les corps marquée au fer rouge/
Dis-moi de quel côté l'urgence/ franchement faudrait qu'on se contente de compter les morts/
Dans ce monde pourri à la base/ où quelques-uns profitent quand d'autres se bousillent à la tâche/
Dis-moi de quel côté l'urgence/ franchement faudrait qu'on se contente de compter les morts/
On carbure à la haine, on dansera sur les ruines esprit de Caïn, deux putains de singes épris de vengeance
Mate les mômes combattre les keufs et le pouvoir/ Une bonne leçon de vénère pour tous les parleurs/ Pourtant fini souvent une mère en pleurs au parloir/ Ici bas c'est l'enfer/ à ce qu'il paraît ils veulent nous passer au Kärcher/ Alors ils perquisent, embarquent et incarcèrent les nôtres/ Nique Sarko et ses apôtres/ ses chiens de garde en escorte et ses charters/ A les croire/ la peur est un mot d'ordre/
Et comme la chance est infidèle/ alors je mesure les risques pour éviter de croiser les juges/ plus qu'hier des choses à perdre alors ces bâtards jouent leur rôle/ S'ils savaient/
En apparence la mer est calme et pourtant l'orage gronde/
Donc t'étonne pas si ce qui compte/ c'est de voir des schmidts le visage blême pris pour cibles/ savoir qu'on est pas seul/ Cette putain de haine au fond des tripes, c'est partout la même/ Vengeance et rancune comme emblèmes/ Pulsion de violence en dédicace pour tous ceux qu'on enferme.
La France baigne dans le formol/ perfectionne sa formule/ qui nous fera taire à coups de faits divers et de faux remords/ qu'ont jamais fait revenir personne, de façon ils mentent comme ils respirent/ Putain de pays laboratoire/ chaque affaire un alibi pour un nouveau coup de bâtard/ La peur est au pouvoir, c'est sa base/ donc il faut que les masses balisent/ du coup on resserre la vis à chaque occase/ on nous ressort même des vieilles lois du temps des porteurs de valises/ Dis-moi/ pas par hasard si les mêmes trinquent/ les flammes c'est toi qui les attise et tu t'étonne que le brasier prenne ?/ Dans ce merdier, faut s'efforcer de rester féroce pour pas qu'ils te terrassent/ ce monde tel qu'il est m'intéresse peu/ je le subis/ le combat tant que je peux/ putain s'ils savaient le mépris que je leur porte/ A la race un soir sur deux caresse l'idée qu'en horde aussi vengeresse que ta justice on dansera sur ses ruines/ mais ça c'est quand la rage sera reine/ pour l'heure désuni-e-s c'est prévu pour/ le manque de thunes nous paralyse et l'amertume nous gangrène/
Perdant sûrement vu que le pouvoir perdure/ qu'est-ce que tu veux que je te dise/ pas de pitié ni de pardon/ il faudra bien que quelqu'un paye/ pour les actes et les mots/ ce climat de mort que t'alimentes sur le dos des gamins que tu démontes.

SCHERZO HH CONCEPT

PANAME



Ce putain de walkman prouve que ma solitude est grande/ Le son s'insinue dans mes synapses, mon esprit il sonde/ En arrière-plan le roulis de ce train de banlieue/ Il m'emmène à 100 lieues/ Revisiter les mêmes lieux/ Les gares se succèdent, mon esprit crie à l'aide/ J'ai désiré Paname / J'ai rêvé Paname/ Mais comme le napalm, Paname brûle l'âme/ Vague à l'âme/ Une ville de béton/ Asphalte froid mais pourtant brûlant/ Style de vie aberrant/ Mal à l'âme/ Paname, ses trains, son train-train quotidien/ Son soleil froid ses flics rois / Et moi/ la tête dans les étoiles / J'ai le corps dans la toile/ Les pieds scotchés au sol / Seul mon esprit s'envole/ Chaque jour que Dieu fait, je dois jouer mon rôle/ Négro boulot let's go/ Rivé est mon sac sur le dos/ Les gares défilent/ Des gars, des filles / Ma vie file/ Sans que je cille/ Le train oscille/ Amertume et bille/ Rythme fou vie débile / Paname/ Ici la putréfaction est infuse/ Chaque jour elle se diffuse/ Sous les plus belles parures/ Le pourri ici ruse/ Chez moi y a le feu/ Ils ont fermé leurs yeux/ Pris des poses d'êtres pieux/ Après avoir bloqué les lieux/ L'air pollué ne doit pas contaminer mon âme/ Les griffes ne doivent pas mon esprit marquer avec une lame/ Je me dois de garder une larme/ Ne pas troquer mon âme/ Babylone, ne pas kiffer tes charmes/ Je n'ai plus d'amour dans mon cœur/ Tous mes sentiments meurent/ Je n'ai plus d'amour dans mon cœur/ Seul a survécu la peur/ Un condo, un leurleur et mon avenir meurt/ Un clandé, un sans-fafs, la cause de vos peurs/ Voilà ce que je suis devenu/ Errant dans vos rues/ L'âme à vif, le cœur nu/ Indexé par le système/ Voici le Négro qui pue/ Un train de banlieue m'emmène loin de vos yeux/ En attendant qu'un charter me laisse sous d'autres cieux/ Paname/ J'ai craché Paname en bleu/ J'ai craché Paname en blanc/ J'ai craché Paname en rouge/ J'ai vécu Paname en blanc/ Le thermomètre comme un pieu/ Qu'ils t'enfoncent dans les flancs/ En espérant que tu rejoignes les cieux/ J'ai maté Paname en feu/ Quand les hommes bleus ont tenté de gazer Dieu/ David contre Goliath/ Ou quand un suppôt de Satan le climat gâte/ C'est Kalach contre pierre/ Ou Christian contre Abdel/ Voir Christian et Abdel/ Qui niquent les cops faux du haut des blocs de Babel/ J'ai rêvé Paname en rose/ De la réalité j'ai eu ma dose/ Grisaille, vague à l'âme/ Sinistrose, Babylone, Paname/ Paname



TA DEMOCRATIE MON ŒIL !

Parlementaires parle menteur/ Je suis devant ma barricade tel une chienne en chaleur / Plus le temps passe plus je dégrade/ Militant d'un parti ?/ Non, je n'ai pas de parti pris/ Curriculum vitae : B boy certifié/ Je ne suis pas un con citoyen/ Je n'appuierai pas les assassins/ Ceux qui ont changé de langage/ Ayant juste de la rage/ Ils ont commis des dommages/ A cause du manque d'hommage/ Il paraît que ce sont des sages, ces odieux personnages/ Leur vieillesse et leur âge les font passer pour des sages/ Qu'ils dégagent, la liberté sera leur gage/ 666 le chiffre est dans les parages/ Et le 357 RO sans cesse fait des barrages/ Comme tous les jeunes de Sarcelles, de La Grande Borne, de la cité des Bosquets/ Du nord, du sud, de l'ouest, de l'est de la France/ Paname semble inhabitée, Paname est sodomisée/ Paname est morte/ Sous l'action du zèle de la cohorte/ Tancé avec un zeste de discorde/ La horde affamée a fini par vouloir mordre/ la fin de l'ordre puis on lança l'ordre/ Le fanatique de ce maudit parti sema le désordre prêt à tordre/ Ayant rompu sa laisse et son mors/ Je me barricade chez moi évitant les balles perdues/ car c'est le salaire des gens qui demandent un reçu/ S'agitant dans la rue pour eux la guerre civile serait bienvenue/ et la mort anticipée ne serait que leur dû/ Parlementaire parle menteur/ Je suis devant ma barricade/ Ta démocratie mon œil/ Je me recueille, je porte le noir du deuil/ plus bas dort dans un cercueil la démocratie et un fauteuil/ Monsieur le président qui a violé la Constitution/ Doit être enlevé de ses fonctions selon le dire de certaines gens/ Des coups de feu sont tirés, la route la rue est alarmée, alertée/ Conditionnée à tout moment prête à se révolter/ Les salaires ne sont plus payer, quinze mois à rattraper/ Les RMistes sont affamés/ la crise est installée/ On a l'impression qu'un putain de coup d'Etat est préparé/ mais seulement celui-ci est déjà légalisé/ Les pauvres ont été pris pour cible/ Les hommes en bleu avec des flingues désormais les crible/ gauche-droite, aujourd'hui ensemble ils agissent/ pour que périssent les fils de cette patrie du vice/ Les militaires sont déployés, les politiciens sont protégés/ Ma famille et moi, ça fait trois jours que l'on n'a pas mangé/ Premièrement y a pas d'argent/ Secundo y a pas de marché/ L'insécurité en même temps que la galère s'est installée/ si vous me demandez de voter sûr que je vais/ Déjà que pour la Constitution j'avais/ tagué sur le dépliant/ Pour la députation je n'hésiterai pas à voter non/ Plus de député, plus de Parlement, plus de Constitution/ Je les mets dans le vent/ Collé contre ma radio j'entends inévitablement, j'attends/ La montée d'un bon de la tension/ le son puissant à fond, à quand la réaction du Président ?/ Un mot du gouvernement s'attaquant aux opposants/ Le silence serait-il la preuve de leur incompétence ?/ Ta démocratie danse sur un faux rythme mais quelle démence/ Quelle terrible engeance pour ces gens qui s'appellent la France/ Ta démocratie mon œil elle gît dans le cercueil/ Et j'en porte le deuil
Parlementaire parle menteur/ Je suis devant ma barricade/ Ta démocratie mon œil.

KIDNAPING

J'irai à l'Elysée brûler ma carte de résident/ Avant que les kisdés réalisent, j'aurais kidnappé la femme du président/ Je l'emmènerai dans ces coins sordides où les Français/ Vivent la mort au bide, l'esprit plein d'idées morbides/ J'lui collerai un voisin taré/ Cinq gosses dans un quarante mètres carrés/ Comme un papillon je lui couperai les ailes/ Le président dira que ça pue chez elle/ Elle aura un mari au chômage depuis deux ans/ Jean plein de poches rien dedans/ Elle vivra l'esprit torturé comme par une rage de dent/ J'lui ferai la peau mate couleur sombre que les flics matent/ Grillée jusqu'à l'épiderme sa vie en portera les stigmates/ Elle vivra comme elle peut parce qu'elle n'aura pas de taf/ Elle vivra de rien parce qu'elle aura pas de fafs/ J'verrai sa gueule quand elle verra le système et ses vices/ Quand on travaille dix heures, comment ne pas laisser traîner ses fils ?/ Décor sinistre des appels au secours au ministre/ La haine en elle s'administre/ Ses mômes rament, ces mots riment, le shit crame/ Y a pas de fumée sans feu, pas d'espoir sans crime/ Un gosse mort comme Clyde Barrow, un autre derrière les barreaux/ Le plus jeune tombe pour une Marlboro/ Son quotidien prison pleine, journal du soir crise en thème/ Son jardin secret, un champ de chrysanthèmes/ Elle pleure un boulard souille son honneur/ Elle saura pourquoi mes textes respirent le bonheur/ Charentaises Nike rose meringue, prose de poudre blanche/ Sa vie écrite à l'encre d'une seringue/ Puis je l'emmènerai au sommet d'une tour contempler sa nouvelle vie/ Et je la laisserai là... seule devant le vide.

INSA 3K2N